

DOUTES

SUR

DIFFÉRENTES OPINIONS

REÇUES DANS LA SOCIÉTÉ.

TOME PREMIER.

DOUTES

S. V. R.

DIFFERENT OPINIONS

BRITISH



REQUIS D. SOCIÉTÉ.

MUSEUM

TOME PREMIER.

D O U T E S



S U R

DIFFÉRENTES OPINIONS

REÇUES DANS LA SOCIÉTÉ.

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.



A L O N D R E S ;

Et se trouve à P A R I S ,

Chez B A R R O I S l'aîné, Libraire,
Quai des Augustins, du côté du Pont
S. Michel.

M. DCC. LXXXIV.

BOULES

PAR

DIFFÉRENTES OPINIONS

RECUES DANS LA SOCIÉTÉ

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

REVUE ET CORRIGÉE



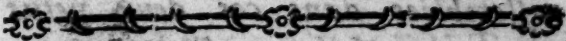
TOME II

MUSEUM

LONDON

Printed by J. G. Smith, at the
British Museum, in the Strand,
near the Temple Bar.

M.DCC.LXXIV



AUX MANES

DE

M. SAURIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

C'ÉTOIT à vous, qui n'exister plus, mais dont le souvenir sera toujours présent à mon cœur; c'étoit à vous, & de votre aveu, que j'osois dédier ce médiocre Ouvrage, bien peu digne de vous être offert, s'il n'eût été le tribut de l'attachement & de l'estime. Je vous ai vu sourire quelquefois aux bagatelles que mon amitié vous confioit; je m'attendois à la même indulgence pour celles que j'ai

*rassemblées dans ces deux petits
Volumes. Vous me faisiez espérer
qu'elles dissiperoient un moment vos
ennuis. Je n'avois pas d'autre but ,
& je ne desirois pas d'autre gloire.
Ma douleur trouve une espece de
charme à rendre à vos Mânes
l'hommage que peu d'instans plutôt
je me promettois avec un si tendre
sentiment de rendre à votre personne*



AVERTISSEMENT
DE LA SECONDE ÉDITION.

DANS cette seconde Edition, l'on a ajouté différens Chapitres pris dans un petit Ouvrage du même genre, qui parut, il y a quinze ou seize ans. Plusieurs personnes trop indulgentes sans doute, pressoient l'Auteur depuis long-temps de leur donner un exemplaire de cet Ouvrage, mais il ne s'en trouve plus. C'est par déférence pour elles qu'on a inséré dans celui-ci ce qu'on a cru de moins mauvais dans le premier, après en avoir corrigé une foule de fautes, tant du fait de l'Auteur, que de celui de l'Imprimeur ; car

x **AVERTISSEMENT.**

cette brochure , qui n'étoit qu'un objet d'amusement , fut écrite avec autant de précipitation , qu'imprimée avec négligence. On trouvera à la fin de la seconde Partie de celle-ci deux morceaux sur l'éducation que l'Auteur vouloit absolument supprimer , au moins comme inutiles. On ne l'en a pas laissé le maître , non plus que de retrancher quelques portraits , sur lesquels il n'y a point d'application à faire , tous étant tracés d'après des souvenirs fort anciens.



AVERTISSEMENT

POUR

CETTE TROISIÈME ÉDITION.

L'INDULGENCE que plusieurs personnes ont eue pour les deux premières éditions des *Doutes*, &c. en ayant fait presque tout le succès, je me suis fait un devoir de respect & de reconnoissance de revoir celle-ci avec plus d'attention & de soin : s'il s'y trouve encore des fautes, je me flatte du moins que le nombre n'en sera pas, à beaucoup près, aussi considérable que dans la précédente, où j'en ai relevé près de soixante, sans parler des miennes.

xij **AVERTISSEMENT.**

On a mis, à la fin de cette dernière, les Observations critiques de M. de la C....., & la Réponse que j'y ai faite. Il est possible que plus d'une personne aient, ou prévenu, ou approuvé ses objections; peut-être changeront-elles d'avis, d'après ma défense. Au surplus, je n'entreprends point de répondre à différentes critiques de société, qui me sont revenues; cela me conduiroit à des dissertations qui pourroient devenir ennuyeuses, & qu'un Ouvrage, fait avec aussi peu de prétention, ne comporte pas.

DOUTES

D O U T E S

S U R

DIFFÉRENTES OPINIONS

REÇUES DANS LA SOCIÉTÉ.

PENSÉES DIVERSES.

IL y a peu d'idées nouvelles, & les idées nouvelles ne pourroient frapper que l'homme d'esprit. L'homme médiocre a tout entendu dire; il a tout vu par-tout.

Je ne fais ce qui doit étonner le plus dans l'esprit humain : sa grandeur ou sa petitesse, son in-

Tome I.

A

telligence ou son ineptie. La médiocrité en tout genre est le lot commun.

On feroit un volume des fausses maximes accréditées dans le monde. On y vit sur un petit fond de principes dont fort peu de gens se font avisés de reculer les bornes. Quelqu'un ose-t-il prendre l'essor & voir au-delà ? il effraie , c'est un esprit dangereux ; c'en est tout au moins un bizâre.

Tout est médiocre dans l'homme médiocre : le cœur, l'ame, l'esprit ; il est sans vertu , comme il est sans vices ; il n'est accessible , ni aux émotions de la joie , ni aux angoisses de la douleur ; il est content ou il est mécontent ; rien au-delà. On

peut l'incommoder , mais on ne l'ennuie pas ; on lui convient facilement , on ne lui plaît jamais ; on ne l'amuse point , il est inamuable ; il n'est pas triste , il n'est pas gai ; il pleure par politesse , il rit par complaisance , il sourit par maintien ; il approuve peu , car les beautés simples lui paroissent communes , les beautés fortes lui semblent exagérées ; il n'entend pas ce qui est fin , ne sent point ce qui est délicat , & ne goûte pas ce qui est spirituel.

Entendre , comprendre , juger ; trois opérations de l'esprit aussi distinctes que différentes.

Il est possible d'apprendre à

A ij

juger , on n'apprend point à sentir.

La maniere dont on raisonne sur les choses que j'entends , me fait présumer la maniere dont on doit raisonner sur les choses que je n'entends pas.

En attendant que les fots se fassent la justice de n'être plus tranchans , ne seroit-il pas raisonnable de passer aux gens d'esprit de l'être ?

On blâmoit une femme de poursuivre trop vivement les fots ; j'ai tort , dit-elle , je sens que c'est manquer au Public.

Rien de moins raisonnable que de s'emporter contre la déraison

des autres. On en convient, on se le reproche, & l'on ne s'en guérit pas.

Il est certains esprits qui, par une sagacité peu commune, trouvent clair tout ce qui est obscur, & trouvent obscur tout ce qui est clair.

On voit, ou l'on croit voir plus souvent dans une chose ce qui n'y est pas que ce qui y est.

Sur le fait des ouvrages de l'art ou de l'esprit, l'on n'approuve, ou l'on n'improove le plus souvent que par imitation. Le sentiment d'approbation ou d'improbation est impossible au grand nombre.

Il est assez naturel à l'homme qui doit au talent le plus médiocre, une honnête aisance, de ne pas daigner se mesurer avec celui qui ne retire pas d'un talent qui marque davantage les moyens de subsister.

Les petits esprits doutent & se défient de tout ; les bons esprits examinent & jugent.

Il est encore plus absurde de nier ce qu'on n'entend pas, que de le croire.

Qui improuve rarement, approuve plus rarement encore.

Beaucoup de gens louent, peu de gens approuvent.

On reproche à certaines gens de juger les hommes. Que veut-on qu'ils jugent ? Les poissons ?

A partir d'après les fots jugemens de la société , bête & bon semblent être synonymes. On diroit que la bêtise est un brevet de bonté.

Il n'est presque personne qui n'ait cinq ou six réputations , & dans ce nombre souvent la réputation méritée ne se trouve-t-elle pas.

On pourroit quelquefois parier pour un homme que beaucoup de gens décrient ; mais communément peut-on parier contre un homme prôné par une multitude de gens ?

Que de gens ont la réputation d'être méchans , avec lesquels on feroit trop heureux de passer sa vie !

Il y a souvent plus de vraie bonté dans la critique que dans l'éloge. L'honnête homme éclairé condamne plus fortement qu'il n'approuve ; il ne se loue point dans les autres ; il lui paroît simple qu'on pense & qu'on agisse comme lui ; mais il ne peut acquérir l'habitude , ni de tolérer le vice , ni de supporter le vicieux. La bonté ne peut & ne doit pardonner que les foibleſſes ; s'il eſt louable d'être indulgent , il eſt indiſpenſable d'être juſte.

L'étude des hommes ne fait pas conclure pour eux.

Vous jugez tous les gens que vous connoissez, disoit-on à une fort jeune personne; oui, répondit-elle, c'est une préférence que je leur donne sur les gens que je ne connois pas.

On excuse toutes les sottises, & pis encore que des sottises par les bonnes intentions; mais comment tant de gens mal-adroits osent-ils prendre sur eux d'avoir des intentions?

Les bruits scandaleux ne sont accueillis que par les esprits foibles & par les esprits méchants. Ils trompent la simplicité des premiers, & réjouissent la malignité des seconds. Les uns les répandent,

parce qu'ils les croient ; les autres les accréditent parce qu'ils desirent qu'ils soient crus.

Il ne faut pas avoir une grande habileté pour remarquer la plupart des défauts d'un ouvrage , mais il faut en avoir beaucoup pour en sentir toutes les beautés. Le commun des hommes a besoin d'en être averti.

Je ne sache pas de plus fâcheuse alliance que celle de la mémoire avec la bêtise. Que devenir avec un homme qui ajoute à son impertinence toutes celles d'autrui ?

Qu'on suppose la domination d'un homme sans naissance , jelle

conçois : mais comment gagnet-on
sur soi de plier sous la domination
d'un imbécille ?

Les Cours Souveraines exigent
absolument que leurs Chefs aient
au moins un peu de naissance.
Elles discutent rigoureusement ce
point ; plus traitables sur celui du
mérite , elles ne chicanent pas sur
le plus ou le moins de bon sens
qu'ils peuvent avoir.

On passe sa vie à disputer sur
des objets qu'on est incapable
d'entendre. Je parierois dix contre
un que plus de la moitié des Glu-
kistes & des Piccinistes bat la
mesure à faux.

Il n'est point d'objet sur lequel on dise autant d'absurdités que sur la musique. Le plus grand nombre de ceux qui en ont la théorie , & même la pratique , est incapable d'en juger. Il y a dans la seule maniere de l'exécuter un degré de finesse & de perfection qui ne peut être senti que par des oreilles infiniment délicates ; or , les oreilles délicates & exercées ne connoissent que deux musiques : la bonne & la mauvaise , dont l'ancienne & la moderne , l'italienne , l'allemande & la françoise offrent des modèles. Au surplus , les plus habiles connoisseurs , en rendant justice aux grands maîtres & aux beautés de tous les genres , ont sans doute des préférences de choix , & peut-être de fantaisie.

C'est encore une chose curieuse que la variété des opinions sur les affaires publiques , & le peu de sens qui se rencontre dans cette multitude d'opinions.

Il n'y a point d'absurdités, point d'extravagances qui ne trouvent des têtes toutes disposées à les recevoir.

On disputeroit avec bien de l'avantage , si l'on disputoit avec politesse : à le bien prendre , c'en est une qu'on nous fait en disputant contre nous : c'est nous donner à entendre qu'on fait cas de notre avis , ou qu'on nous croit capables d'en avoir un meilleur que celui que nous soutenons.

Deux événemens entraînent communément des éloges : la mort & le mariage. Il semble qu'on ne goûte que les gens dont on ne peut plus jouir , & ceux qu'on n'a pas eu le tems de connoître. Une jeune femme est toujours un prodige la premiere quinzaine de son mariage : elle est pleine de grâces & de raison ; elle fait les délices de la maison dans laquelle elle est entrée. On faisoit un jour tous ces éloges d'une nouvelle mariée en présence d'une femme fort liée avec la famille de cette jeune personne : vous ne répondez pas , lui dit-on : que veut-on que je dise , reprit-elle ? Tout ce que je fais encore , c'est qu'elle fait assez bien la révérence , & qu'elle mange assez proprement.

Que puis-je faire pour qu'on dise du bien de moi, demandoit une petite fille à sa camarade ? Meurs ou va-t-en, lui répondit-elle.

Je ne connois rien de si haïssable que ce qu'on appelle dans le monde une femme de mérite ; rien de si sot que ce qu'on y tient pour un homme aimable ; rien de si ridiculement factice que la femme qu'on y trouve charmante.

La réputation finira par désabuser de la réputation.

J'en demande pardon aux dames, mais ce qu'on appelle un homme à femmes est un bien petit personnage.

C'est à-la-fois un mérite & un malheur d'avoir le goût délicat & difficile.

Les personnes , réputées méchantes dans la société , ne disent guere que ce que tout le monde dit , avec cette différence qu'elles le disent plus à-propos , & avec plus de justesse , de finesse & de vivacité. Communément ces personnes , tenues pour si méchantes , ne redisent point ce qu'elles entendent dire aux autres , tandis que les autres leur font l'honneur de redire ce qu'elles ont dit différemment de ce quelles l'ont dit , défigurent & altèrent ce qu'elles ont dit , ajoutent à ce qu'elles ont dit , & disent encore ce qu'elles n'ont pas dit.

Tels sont les caractères pleins de bonté qui prononcent sur le caractère des autres , & qui se maintiennent dans l'estime & dans la confiance d'un monde aussi judicieux qu'éclairé.

En ne disant de mal que des gens de mérite, on ne passe guere pour être méchant , & je le conçois ; c'est ne dire du mal que de fort peu de monde ; & d'ailleurs la critique du mérite trouve beaucoup d'approbateurs.

Une sottise qui tourne bien est estimée une grande vue ; une grande vue qui tourne mal est réputée une sottise. L'événement décide la plus grande partie des jugemens.

Le défaut le plus difficile à vaincre , c'est la paresse ; la passion la plus difficile à surmonter , c'est la peur ; le mal le plus difficile à soutenir , c'est l'ennui.

Il faut être un sot pour s'ennuyer toujours , ou pour ne s'ennuyer jamais. Celui qui prétend ne jamais s'ennuyer est un sot ou un menteur , s'il n'est même l'un & l'autre.

L'homme ennuyeux n'est pas le sot qui ne parle point , mais le sot qui parle.

La compagnie d'une bête est cent fois moins à charge que ne l'est celle d'un petit esprit. Causer avec lui me semble aussi difficile

que de voyager à pied avec un cul de jatte.

La patience est fille de la raison & du courage.

Il est une sorte de patience qui passe l'idée qu'on pouvoit s'être formé de la patience. On voit des gens faire une chose quelconque tout de travers, & la recommencer vingt fois de suite sans imaginer le plus léger changement dans la maniere de la faire.

Beaucoup de personnes passent leur vie à essayer d'apprendre, sans même acquérir la capacité de sentir qu'elles sont incapables d'apprendre.

Il faut avoir bien de la religion dans le cœur, ou bien de la légèreté dans le caractère pour pardonner certaines offenses ; mais il ne faut qu'avoir de la raison pour ne pas prendre garde à cent bagatelles dont les gens pointilleux s'offensent très-sérieusement.

S'offenser d'une impertinence est une petitesse d'esprit. Pourquoi ne s'en pas divertir, comme de mille autres ridicules ? Elle prête tant à la plaisanterie !

Les personnes qui ont de la hauteur ont rarement de l'élévation & de la politesse ; mais l'impertinent est toujours bas & grossier. Mettre sa gloire dans les avantages de sa

naissance, de sa fortune ou de son rang est une sorte d'amour-propre dont celui d'autrui ne devoit assurément pas être humilié.

Autant on est curieux de savoir ce qu'est un homme qu'on voit pour la première fois, autant l'est-on peu de savoir ce qu'il vaut.

Dédaigner certaines personnes que l'on connoît, me semble assez naturel; mais dédaigner celles que l'on ne connoît pas, me paroît absurde: on devoit du moins en essayer.

Il faut passer à un grand Seigneur qui n'est que grand Seigneur d'être impertinent.

Rien de plus indécent que de n'avoir pas le caractère de son état; & rien de plus malheureux que de ne pas avoir le caractère de sa situation.

Il faut de toute nécessité qu'un homme déjà vieux, qui ose épouser une jeune & jolie femme, se réfugie dans la cécité & dans la surdité, sinon dans la philosophie.

Les gens à bonnes intentions sont généralement si gauches, & malheureux si constamment, qu'ils feroient naître l'envie d'essayer de ceux qui en ont de mauvaises.

Il y a beaucoup d'actions qu'il est impossible d'évaluer ou de qua-

lifier ; le motif les décide grandes ou petites , vertueuses ou vicieuses. Juger des intentions , c'est usurper sur la Divinité.

Les procédés de l'ostentation sont vains & exagérés ; ceux de l'honnêteté sont nobles & simples.

Le faste est l'existence de l'homme médiocre.

La gourmandise est la jouissance des vieillards.

La médifance est la comédie des dévots.

Le jeu est la passion de l'avarice & la ressource de la médiocrité.

Les fots sont parvenus à le rendre l'amusement nécessaire des gens les plus spirituels.

Le goût de la conversation est celui des caractères ouverts & des esprits aimables.

Les moins médifants sont pour l'ordinaire les plus mal pensants. Souvent on n'épargne les autres que pour en être soi-même épargné.

On médit moins par méchanceté que par vanité, dit la Rochefoucault. Il auroit pu ajouter, & par légèreté.

Juger, n'est pas médire, c'est ce que beaucoup de gens ne savent pas distinguer.

On

On confond fort souvent , & fort injustement , celui qui dit tout ce qu'il pense avec celui qui dit tout ce qu'il fait.

Nous nous tenons pour moins offensés du mal qu'on dit de nous que de celui que nous soupçonnons qu'on en pense.

Une personne vraie ne dit que ce qu'elle pense ; une personne politique que ce qu'elle veut ; une personne fausse que ce qu'elle ne pense pas.

Céliante , qui fait l'éloge du genre humain , m'oblige en disant du mal de moi. On fait qu'il est également rare & qu'elle dise ce

qu'elle pense , & qu'elle pense ce qu'elle dit.

Peu importe au Sage ce qu'on pense & ce qu'on dit de lui ; mais beaucoup lui importe de se rendre compte à lui-même de ce qu'on en doit penser & dire.

Choisir entre celui qui prostitue la louange & celui qui prodigue la satire , c'est choisir entre la flatterie & la malignité.

L'humeur est ordinairement le défaut des ames sensibles. Peut-être pourroit-on s'en corriger si l'on y travailloit dès l'enfance ; elle rend le commerce difficile & fâcheux. Lorsque le caprice s'y joint , il n'y

à plus moyen d'y tenir. Autant vaudroit-il vivre avec la folie.

La dévotion n'a jamais produit plus d'hypocrites que n'en ont produit la bonté & la sensibilité. La fausse bonté est odieuse ; la feinte sensibilité n'est que ridicule. Les femmes excellent à jouer ces deux comédies où quelques hommes ne dédaignent pas d'être acteurs.

La raison supporte les disgraces , le courage les combat , la patience les surmonte.

Il n'est raisonnable à un bourgeois que de désirer l'aisance , & permis à un homme du peuple

que de souhaiter le nécessaire.

Les esprits médiocres doivent s'en tenir aux regles; elles ont été faites pour eux.

Toute personne qui pense & qui parle fortement, est de droit le scandale des petits esprits.

Fort peu de gens ont le courage d'oser être heureux.

Le foible craint l'opinion, le fou la brave, le sage la juge.

La douceur est d'un grand prix, lorsqu'elle est vertu, & d'un bien médiocre prix lorsqu'elle n'est qu'indolence.

On ne distingue point assez la facilité de la complaisance. Les gens faciles font, sans aucun mérite, la volonté des autres; les gens complaisans font aux autres le sacrifice de la leur. Il est difficile de parfaitement bien penser du cœur d'une personne qui n'a point de complaisance, & de s'accommoder long-tems de son commerce.

S'il est vain de trop desirer de faire parler de soi, il est foible de le trop craindre.

Ce n'est point parce qu'on est froid, mais parce qu'on est fort, qu'on est raisonnable. L'homme froid n'éprouve pas les passions, l'homme raisonnable lutte contre

30 DE LA TABLE.

elles. Le premier n'en est pas atteint, le second n'en est pas vaincu.

DE LA TABLE.

LES gens tout spirituels regrettent le tems que les heures des repas consomment. Ils voudroient qu'on ne fût assujetti, ni au sommeil ni à la soif, ni à la faim. Je conviens qu'il seroit fort noble de ne vivre que d'esprit universel; mais je craindrois, qu'à la longue, ce régime ne devînt un peu fastidieux.

Si l'homme n'avoit pas de besoins, il auroit peu de jouissance. L'ame & le cœur ne trouvent pas toujours à s'exercer, ou s'exercent souvent d'une maniere douloureuse. Le sommeil en suspend les

chagrins & en remplit le vuide. La table fait distraction aux affaires ennuyeuses; elle est le lien de la société. Un souper délicat dédommage un peu d'une conversation languissante. Si l'on ne buvoit ni ne mangeoit, que de maisons dans lesquelles on ne pourroit tenir un quart-d'heure.

C'est une espece de mérite que de s'entendre en bonne chere; ceux qui ne s'y connoissent pas, & qui donnent à manger, devroient s'aider du goût d'autrui. On fait de grands repas presque par-tout, d'excellens repas presque nulle part.

DES VISITES.

JE ne comprendrai jamais qu'un honnête homme puisse consacrer journellement cinq ou six heures à faire des visites sans objet de plaisir ou d'utilité. Quelle tâche à remplir que celle de courir toutes les rues de la ville & des faux-bourgs ; d'arrêter à dix portes pour se faire écrire , de paroître un quart-d'heure dans une demi-douzaine de maisons pour entendre & rendre , dans la dernière , comme dans la première , les mêmes futilités à-peu-près ! Qu'on retranche de ces cinq ou six heures ce que prennent dans Paris les allées & venues , les embarras , les recula-

des ; ce que prennent dans le cercle les complimens d'usage , les informations de santé , reconduites , &c. &c. &c. on verra qu'à peine peut-il rester l'instant d'entendre ou de tenir un propos raisonnable.

Tous ceux qui mènent ce genre de vie s'excusent sur la nécessité de remplir les devoirs de la société. C'est prodigieusement les étendre. Un homme qui fait par jour cinq visites réelles & cinq visites en blanc , a vu ou tenté de voir soixante-dix personnes chaque semaine. Comment prétend-on sérieusement devoir des assiduités à soixante-dix individus ?

Qu'on parle de bonne foi , & l'on conviendra que le désœuvrement ,

la paresse, le vuide du cœur & de l'esprit entraînent à mener cette vie ambulante. & oïfive, si peu faite pour un homme sage.

D U J E U.

LE jeu a fait disparoître du monde l'esprit, la gaieté, l'enjouement & les grâces. Il occupe tout ce qui reste du tems qui n'est pas employé aux affaires ou aux devoirs de la vie civile. La ressource inventée pour évertuer la taciturnité d'un Prince imbecile est devenue celle des hommes prétendus raisonnables. Aucuns ne savent plus causer ensemble une demi-heure. Je ne m'étonne pas si les gens aimables sont devenus si rares. On peut les

comparer à ces pieces de vieille monnoie qui n'ont plus de cours. Les qualités faites pour briller & pour plaire dans le monde ne s'acquierent & ne s'entretiennent que par l'exercice & par le succès. Le jeu, qui n'exige ni talent, ni savoir, ni lumieres, met l'esprit & la stupidité de niveau.

Les Anciens, que nous admirons & vantons perpétuellement, tiroient bien meilleur parti que nous des plaisirs de la société. C'étoit dans son sein que le mérite & les talens se développoient & se faisoient connoître. Tout ce qui nous retrace les momens de loisir des grands hommes de l'antiquité nous en donne des idées charmantes. Ces assemblées dans la Place pu-

36 DE LA NAISSANCE.

blique offroient autant d'objets d'instruction que d'amusement. Socrate , appuyé sur la boutique d'un Cordonnier d'Athenes , a dit des choses admirables & sublimes. Je doute que le piquet ou le wisch donne souvent matiere à la sentence ou à la saillie.

Je ne parle point du gros jeu , tout le monde fait le jugement qu'on doit porter de tout homme assez fou pour s'y ruiner , ou assez avide pour y ruiner les autres.

DE LA NAISSANCE.

L'AVANTAGE de la naissance est d'autant plus grand qu'il fait ressortir tous les autres ; il rend celui qui le possède susceptible de

tout; il ouvre les portes aux grandes
 places , aux premiers emplois.
 L'homme de naissance n'a besoin
 de personne pour se présenter , son
 nom seul l'annonce ; par-tout où il
 se trouve , il reçoit des marques de
 distinction & d'égards ; on lui fait
 gré d'être poli , d'être honnête ; on
 exige , à la vérité , qu'il soit l'un
 & l'autre , car toute supériorité ré-
 volte l'orgueil , si on ne la justifie
 par des procédés & des manières
 aimables.

Ce n'est pas assez de porter un
 grand nom , il faut s'en montrer
 digne pour jouir d'une considération
 réelle. César a la plus noble & la
 plus ancienne origine ; ses aïeux
 ont rempli les premières Charges
 du Royaume ; cependant à peine

38 DE LA NAISSANCE.

César est-il regardé dans la société ; le délabrement de ses affaires , son ton , son maintien , sa bêtise , sa conduite le mettent au dernier rang. Les airs & l'impertinence de Cliton le rendent ridicule. L'ignorance & la mauvaise éducation d'Erasme le font mépriser. La crapule de Xavier l'avilit. Si la naissance fait valoir le mérite, elle ne sauroit le remplacer.

La plus belle prérogative des grands est de pouvoir protéger les petits , défendre les foibles , s'élever contre l'injustice , dire hautement la vérité ; ceux qui ne font point usage d'un privilege si précieux , n'étoient pas dignes d'une destinée qu'ils ne remplissent pas.

DE LA FORTUNE.

UNE grande fortune seroit un grand bonheur, si l'on en savoit user & jouir. Elle donne les commodités, les agrémens, les plaisirs, & bien plus encore, l'avantage inestimable de faire du bien aux autres. C'est, je crois, par compensation que les riches sont durs & avarés; ils seroient trop heureux s'ils étoient généreux & bienfaisans; ils exciteroient trop l'envie. Je m'étonne que, par raffinement, du moins quelques-uns n'aient pas essayé de cette volupté. L'emploi que nos Crésus font de leurs richesses devroit consoler de la médiocre fortune. Que sert à Tibulle d'avoir

cent mille écus de rente? Il se déplaît par-tout, s'ennuie de tout. A peine a-t-il fait construire le plus bel édifice qu'il le détruit ou l'échange contre une guinguette. Les beautés simples de la Nature ne lui plaisent plus; on ne voit dans ses jardins, ni roses, ni lys, ni gazons; mais des tulipes & des semi-doubles dont la nuance est sombre & bizâre, des arbustes dont la couleur est lugubre, des corbeilles & des cabinets de treillage; ses potagers sont médiocres, mais les curieux admirent ses ferres chaudes, elles lui coûtent des trésors, car un des grands avantages de l'immense richesse est de faire venir à grands frais des légumes & des fruits prématurés & détestables.

On ne voit dans la société de Tibulle que des protégés & des protecteurs. On peut supposer tout ce qui s'y dit & s'y traite.

La fortune ne change point les mœurs, elle les démasque. Peu de gens ont assez de nerf pour laisser paroître leurs défauts dans un état borné, dans une condition obscure; on attend qu'on ait acquis le droit de ne les plus contraindre. Qui, dans le monde, passeroit à un homme qui n'est pas riche, d'être tranchant & despote, d'avoir de l'humeur, de la hauteur, des caprices? Où trouveroit-il des complaisans & des flatteurs? Qui voudroit se charger de l'emploi de sonner ses gens, d'ouvrir ses fenêtres, ses portes, de le faire rire, de mener

42 DES DOMESTIQUES.

son chien promener ? C'est la bassesse de la moitié des hommes qui rend l'autre si altière & si arrogante ; c'est à qui aidera les gens de fortune à se déplacer.

DES DOMESTIQUES.

IL n'est point de métier plus mal fait , ni plus cherement payé que celui de Domestique.

Les bons Domestiques n'ont jamais été communs ; depuis quelques années , les moins mauvais sont ceux qui s'en tiennent à ne pas servir leurs Maîtres.

Ce n'est pas , ainsi qu'on a

coutume de le dire , le bon Maître qui fait le bon Valet ; mais le bon Valet qui fait le bon Maître.

Les Domestiques servoient autrefois pour vivre , ils servent maintenant pour s'enrichir.

Les gens riches ont une maniere de faire du bien à leurs Valets , bien funeste pour des gens de cette espece , bien dangereuse pour la société, & partant bien criminelle.

Payer exactement des gages honnêtes à un Domestique , lui épargner des travaux , avoir soin de lui s'il est malade , l'aider de son crédit s'il est dans l'embarras , placer ou secourir ses parens ; rien de

44 DES DOMESTIQUES.

tout cela , dans son opinion , ne constitue le bon Maître. Il faut souffrir sa paresse , sa lâcheté , son désordre , son pillage ; il faut au moins ne pas exiger d'en être servi.

Les Maîtres qui ont le *vol* des Valets mériteroient le plus souvent d'être dans leur classe.

Tel ordinairement est estimé un héros dans l'anti-chambre , qui très-équitablement est décidé un sot dans le salon.

De droit , ce sont les Domestiques qui devroient être sous la dépendance de leurs Maîtres ; de fait , ce sont les Maîtres qui se trouvent

DES DOMESTIQUES. 45

sous la dépendance de leurs Domestiques.

Il est inoui que les Valets, hormis l'argent en especes & les effets en nature, aient la facilité de faire impunément toute autre espece de vol à leurs Maîtres.

Beaucoup plus de fortunes sont détruites par le pillage des Valets que par la passion du jeu & par la passion des filles.

Rien n'égale l'affection qu'un bon & bien rare Domestique porte à son Maître ; il le préfere à tout ; il lui sacrifie son intérêt, son repos, sa santé, sa vie ; il l'aime jusqu'à l'oubli de soi-même. Peut-on penser

& dire assez de bien d'un Domestique de ce caractère , & peut-on jamais le récompenser ?

DE L'AFFLICTION.

JE ne veux plus être dupe de ma compassion pour les affligés avant de les avoir vus. J'ai frémi cent fois de certains coups dont plusieurs personnes de ma connoissance étoient frappées. Je redoutois de les voir ; je les ai toujours trouvés au milieu d'un grand cercle , buvant , mangeant , parlant , entendant , à peu de chose près , comme à l'ordinaire. Beaucoup de femmes dans ces occasions pleurent , crient , se lamentent , signes certains d'une douleur feinte ou tout au moins exagérée.

On voit peu de longues douleurs, parce qu'on en voit peu de vraies. On n'a que trop souvent matière d'affliction, mais on n'a pas le fond de s'affliger.

*D E S M A L A D E S
E T D E S M É D E C I N S.*

LA plupart des gens qui se mêlent de raisonner sur l'état d'un malade seroient incapables de juger s'il a de la fièvre ou s'il n'en a pas.

C'est une chose affomante pour un malade que la multitude de conseils pitoyables qu'il reçoit. Les femmes tiennent le premier rang dans cette mission ; elles s'y croient appelées. L'une veut qu'il

mange dans une indigestion pour lui rendre des forces; l'autre l'exhorte à boire du vin chaud & de la canelle. Une caillette, voulant détourner une de ses amies de prendre de l'eau de chicorée, insistoit sur ce qu'elle étoit trop relâchante. Au reste, j'ai vu un Médecin très-célèbre ordonner le fain-bois pour une rétention d'urine, & un autre, moins célèbre à la vérité, faire prendre des lavemens pour une entorse.

Les malades sont sujets à prendre de l'humeur sans cause; il est déraisonnable de s'en fâcher, & cruel de les contredire. Pour leur être également utile & agréable, il ne faut, ni les importuner par trop
de

de soins, ni leur nuire par trop de complaisance.

Il est singulier que l'état de malade, fait pour inspirer la compassion & la crainte, excite quelquefois l'envie & l'émulation, & que plusieurs personnes portent la manie de vouloir être crues malades au point d'endurer l'ennuyeuse contrainte que l'état de malade impose, garder le lit, faire diète, ne point voir de monde; il en est qui vont jusqu'à se faire saigner nombre de fois, & prendre des remèdes violens & désagréables. Ce ne sont pas des malades d'imagination, mais des malades de goût. Il faut qu'il y ait pour les gens de cette humeur un grand charme à se

rendre l'objet des inquiétudes & des soins de leurs amis & de leurs proches ; ce qui est plaisant , c'est que les médecins sont ordinairement les derniers à s'appercevoir de ce plat manége. J'en ai vu sept à la fois être complètement dupes d'une très-longue maladie entièrement feinte.

La maladie n'est pas toujours le plus grand mal d'un malade ; peut-être même est-ce le moindre , si on le compare à tous ceux qu'elle entraîne , & qu'elle le contraint à supporter. La gaucherie de ses domestiques , leur mal-propreté , leur défaut de soins , le dégoût des remèdes , les quiproquo des Apothicaires , la mal-adresse des

chirurgiens , l'ignorance des médecins , le savoir des gardes , les lumières de ses parens , les visites de ses prétendus amis , c'est-à-dire , des oisifs personnages de sa société qui viennent se rassembler dans sa chambre , comme au foyer d'un spectacle , & y apportent leur désœuvrement & leur ennui sans ménagement & sans discrétion , qui , faisant foule autour de lui , augmentent l'activité de sa fièvre en augmentant la chaleur de l'air qu'il respire , qui l'étourdissent par leur bruit , l'entêtent par leurs parfums , l'excèdent souvent par leur sottise , le fatiguent par leurs questions , l'inquiètent par leurs conseils , le troublent par les démonstrations de la tristesse , ou le choquent par

les manieres de l'indifférence, par une parure excessive, par les détails d'arrangemens pris pour des soupers, pour des bals, pour une fête. On ne devroit jamais rien dire devant un malade, qui fit comparaison ou contraste avec son état. L'amuser est, sans contredit, ce qu'on peut faire de mieux; mais il faut là-dessus essayer son goût & consulter son humeur; chercher les propos qui lui plaisent; se livrer à la plaisanterie, s'ils'y prête; s'arrêter sans affectation, s'il ne s'y prête pas. L'indifférence blesse un malade, mais la sécurité le rassure; une gaieté convenable & proportionnée à son état & à ses forces, peut, je n'en doute pas, contribuer à sa guérison. Un

malade a souvent besoin de ces surprises qui suspendent le sentiment de la douleur ou qui détournent celui de l'inquiétude. J'ai ouï dire plusieurs fois à une jeune personne que, dans le danger d'une fièvre maligne, l'extrême-onction lui avoit donné une telle épouvante, que certainement elle n'auroit jamais soutenu cette crise sans deux de ses camarades qui vinrent passer la nuit auprès d'elle, & qui, sans bruit, & par gradation, lui firent des contes si plaisans que, sortant de son trouble, elle finit par rire avec elles. Une pinte de petit-lait émétisé, prise dans une si belle humeur, procura, vers le matin, une évacuation qui fit entièrement cesser les accidens de la maladie.

On pourroit dire des propos qu'on tient aux malades, ce que dit La Fontaine de ceux qu'on tient aux personnes affligées : qu'ils font des surcroîts d'affliction.

Il existe nécessairement une médecine dès l'origine du monde ; mais depuis cette époque elle attend des médecins.

La plus belle & la plus noble de toutes les professions seroit celle de médecin, si elle étoit remplie.

Deux médecins, morts actuellement, & qui ont successivement occupé une place honorable, ont joui d'une très-grande réputation. Je crois que le moins mauvais des

deux étoit encore le moins célèbre ; mais on prouveroit géométriquement que l'un & l'autre étoient au rang des moindres de la Faculté , quoique l'un des deux n'en fût pas.

Pour être un grand médecin , il faudroit avoir beaucoup d'esprit & de jugement , une excellente mémoire , des connoissances étendues & profondes , & plus que tout cela , le tact du génie perfectionné par l'observation & par l'expérience.

La médecine préservative est moins souvent utile que dangereuse. On fit cette épitaphe à un homme qui mourut le lendemain

56 DE LA VIEILLESSE,
d'une médecine prise par précaution :

Je me portois bien , Dieu merci ;
Pour me porter mieux , me voiei.

Je ne connois au-deffous de nos médecins que les gens qui les jugent. Il faut avouer qu'on prononce sur eux un peu plus mal, encore qu'ils ne prononcent sur leurs malades.

DE LA VIEILLESSE,
ET DE LA MORT.

LES vieillards , dit Pope , qui vantent continuellement le passé , parviendroient peut-être à nous persuader qu'il n'y avoit pas de fons de leur temps , si malheureusement

ils n'étoient restés pour faire preuve du contraire.

On reproche moins à la vieillesse les maux qu'elle amene, que les plaisirs qu'elle enleve.

Il est presque toujours injuste d'accuser la vieillesse de la maussaderie des vieillards. Un vieillard qui radote est ordinairement né radoteur. L'âge ne donne ni la raison, ni l'excuse de tous les défauts qu'on reproche aux vieilles gens. Qui est aimable dans sa jeunesse le sera dans sa vieillesse; & l'on ne voit si rarement de vieilles personnes aimables, que parce qu'il est très-peu de jeunes gens qui le soient.

58 DE LA VIEILLESSE,

Les deux plus grands fléaux du grand âge sont la cécité & la surdité. On met souvent en question lequel des deux est le plus difficile à supporter. Si l'un nous met dans une entière dépendance, l'autre nous réduit à un général abandon : il ne reste guere à un sourd que lui-même. Nous est-il bien aisé de ne vivre qu'à nos seuls dépens ?

Les préliminaires de la mort sont plus affreux que la mort même. Ce n'est point la mort que je crains, dit Montaigne, c'est le mourir.

S'occuper de la mort ne familiarise pas avec elle. Il est plus difficile, dit la Bruyere, d'appréhender la mort que de l'endurer.

Vieillir n'est, pour le plus heureux, que différer de mourir.

*DE L'HOMME IMPOSANT
ET DE L'HOMME IMPOR-
TANT.*

RIEN ne sied mieux à un homme en place que l'air imposant; mais il faut que son maintien doive ce qu'il a d'imposant à son caractère. L'homme imposant n'est point inabordable; on le craint moins qu'on ne le respecte: il a du mérite, du talent, de la raison, & par-dessus tout de la justice. Sans ces qualités, à qui pourroit-il imposer? Or, comme il n'est pas facile à tout le monde d'être imposant, on

60 DE L'HOMME IMPOSANT

s'est retranché à être important, ce qui paroît à beaucoup de gens la même chose. Voyons ce que c'est que l'important : c'est un homme d'un petit esprit, qui remplit une petite place, qui a un petit district, une petite autorité, un petit crédit sur un homme un peu au-dessus de lui, lequel homme au-dessus de lui a de même un peu de crédit sur un autre plus que lui, lequel autre plus que lui est écouté d'un homme supérieur à lui, &c. &c. &c. &c.

L'homme imposant est exact, l'homme important est minutieux; l'homme imposant connoît & sent mieux encore l'obligation d'avoir des égards, & quelle en doit être la mesure; l'homme important, qui n'a rien appris là-dessus, & qui

ET DE L'HOMME IMPORTANT. 61

devine peu , n'a point d'égards , mais il a des ménagemens : politique à sa portée. Une bonne cause, clairement & noblement exposée, n'a pas besoin de protecteurs auprès de l'homme imposant , & gagne presque toujours à lui être directement présentée. Il fait sentir l'honneur d'inspirer cette confiance. Gardez-vous de rendre le même hommage à l'homme important, lui à qui (*) *de ne pas connoître le nom & le visage d'un homme est un titre pour le mépriser.* Cherchez des sollicitateurs auprès de ce grand personnage pour la plus simple affaire; n'espérez pas sans cela qu'il vous accorde le moindre plaisir. Rien ne

(*) Voyez la Bruyère.

62 DU CARACTERE VRAI.

marche facilement avec lui. Qu'on lui dise, j'y consens, que vous avez du mérite ; cela peut ne pas vous nuire ; mais qu'il sache sur-tout que vous tenez à certaines gens, que vous en êtes écouté ; qu'il n'est pas indifférent de vous avoir pour ami, & qu'il est plus dangereux qu'on ne pense de vous avoir pour ennemi.

DU CARACTERE VRAI.

LES gens d'un caractère vrai sont en fort petit nombre. La plupart des hommes sont faux, presque toutes les femmes sont fausses ; personne, pour ainsi dire, ne se montre sous son caractère, & ce

qui devoit surprendre, c'est qu'on feint plus souvent d'avoir tel ou tel défaut que d'avoir telle ou telle qualité.

Un homme flegmatique cherche à paroître emporté; une femme indolente veut qu'on la croie étourdie; on se monte, on se prépare, pour dire une sottise ou pour faire une impertinence: passe encore, si l'impertinent affectoit d'être honnête, le glorieux d'être modeste, l'avare d'être généreux, l'étourdi d'être circonspect. Dès qu'on se contraint à feindre, au moins faudroit-il que ce fût à son avantage. Ce n'est pas la peine de masquer un petit défaut sous un défaut grave, ou de sauver une disgrâce par un ridicule.

64 DU CARACTÈRE VRAI.

On meurt souvent sans avoir pu réussir à faire reconnoître ses qualités réelles, son esprit, ses talens. S'il est difficile de faire croire la vérité, est-il donc si aisé de persuader le mensonge? Quelle finesse, quelle habileté devroient avoir les gens faux pour bien jouer leur personnage! Heureusement pour la sûreté du commerce, la plupart d'entr'eux n'ont ni jugement, ni mémoire. Si les plus grands motifs d'intérêt ne peuvent justifier la fausseté, il est trop misérable de chercher à tromper sans objet qui même en mérite la peine.



DE L'AMBITION.

ON dit que l'ambition est la passion des grands hommes. Je l'accorde, si l'on entend par ambition le desir de rendre ses talens utiles, de se distinguer, de se faire un nom, de devenir célèbre par des actions éclatantes.

Mais comment qualifier cette ambition si générale aujourd'hui, qui fait briguer les places & les emplois dont on est le moins capable ? N'est-ce pas le plus grand travers dans lequel un sot puisse donner, si l'argent ne dédommage pas de la haine & du mépris public ?

DE LA MODÉRATION.

LA modération est la vertu du sage. Jouir des biens & des grandeurs sans ostentation & sans orgueil, souffrir les afflictions & les maux sans murmure & sans impatience, est le sublime de la Philosophie.

Toute science est vaine en comparaison de cette paix éclairée de l'ame indépendante de tout événement, qu'aucune révolution ne change ni n'étonne, parce qu'elle est soumise & préparée aux secousses & aux vicissitudes de la condition humaine.

L'homme modéré est le même

dans toutes les situations & dans tous les états ; il commande sans hauteur , il obéit sans bassesse ; il loue sans exagération , & critique sans amertume.

La modération est un des grands moyens que devroit employer l'éloquence. Elle est insinuante & persuasive. On ne sauroit croire combien elle prête d'avantages , soit que l'on défende sa propre cause , soit que l'on défende la cause d'autrui. Elle donne cet air de douceur , de simplicité , d'assurance , qui prend tant d'empire sur les esprits & sur les cœurs ; ce ton calme , imposant , modeste , qui inspire la confiance , & que la vérité exige de celui qui soutient ses droits.

La chaleur & la vivacité se

68 DE LA MODÉRATION.

rendent souvent suspects. Il est difficile de démêler si la passion ou le sentiment en est le principe. Un zele trop ardent pour les intérêts de nos amis leur est souvent moins avantageux que nuisible.

DE LA CONDUITE.

ON peut envisager la conduite sous trois faces différentes : la bonne conduite, la sage conduite, l'habile conduite. Des mœurs réglées font la première ; de l'ordre & de l'économie font la seconde. On ne peut guere prononcer ce qui décide de la troisième. Est-ce la pénétration, l'adresse, la prudence ou l'effronterie, la trahison, la bassesse ?

On ne dit ordinairement d'un homme qu'il est habile, que lorsqu'il est parvenu à un état ou à une fortune bien au-dessus de ce que sa naissance pouvoit le lui promettre, & c'est bien moins d'après le plan que par l'événement de ses projets qu'on lui suppose de l'intelligence & des lumières. Cependant l'expérience devoit avoir appris qu'on ne parvient, ni par les grands talens, ni par les grandes vertus. Il n'est même plus nécessaire d'en montrer les apparences, ce qu'on exigeoit du moins autrefois. La friponnerie & l'incapacité peuvent aujourd'hui se présenter sans masque. La finesse ne s'exerce plus qu'à de petites intrigues, la flatterie ne prend plus de détours ingé-

70 DU COURAGE.

nieux pour plaire ; il ne faut plus pour arriver qu'oser & vouloir.

Je ne parle point de l'habile conduite dans les affaires d'administration, de guerre, de politique, de finances ; elle demande comme autrefois de grandes qualités, de grands desseins & de grandes vues. Les l'Hopital, les Sully, les Torcy, les Catinat nous en ont fourni des modeles.

DU COURAGE.

IL y a deux fortes de courage : le courage physique & le courage moral. Le premier est une vertu de tempérament que l'éducation & l'amour de la gloire perfectionnent & quelquefois même font acquérir.

D U C O U R A G E. 71

Le second est la vertu des âmes fortes. L'un veut de l'éclat & se repaît de louanges, l'autre ne cherche pas de témoins ; ses regards seuls lui suffisent. Ce courage est infiniment rare.

Tel hasarde sa vie sans pâlir, que l'apparence d'une disgrâce fait trembler. Tel affronte les dangers d'un siège ou d'une bataille qui seroit incapable de faire une réponse noble & hardie. Que dis-je, il ne faut souvent qu'une mauvaise plaisanterie pour atterrir un héros.

On donne le nom de prudence à cette basse politique qui n'ose, ni blâmer le vice, ni louer la vertu. Il faut être avec ses intimes, ou tout au moins avec des gens qu'on estime bien sûrs, pour hasarder de

s'expliquer sur un honnête homme disgracié , ou sur un fripon en faveur ; on porte même la foiblesse jusqu'à taire souvent ce que l'on pense d'excès atroces que commettent des particuliers , ou si dans un moment de surprise on laisse pénétrer ses sentimens , on désavoue bientôt un propos dont on devroit se faire honneur. On se plaint d'avoir été cité comme d'un mauvais service. Le grand principe est de ne se point faire d'ennemis. Certes , l'on mérite bien peu de se faire des amis en abusant de ce principe. Comment la haine peut-elle paroître plus redoutable que le mépris ? Qu'on ne se mêle point des affaires d'administration dont on n'est pas chargé , j'y consens ; qu'on ne fronde

fronde pas sans mission les opérations des Ministres , à la bonne heure. Mais qu'on encourage les méchans & les coquins par une pusillanime indulgence; qu'on dise d'un Juge inique : il s'est trompé, il a cru voir; d'un banqueroutier : il a mal spéculé , il se flattoit de faire face à ses entreprises; d'un usurier : c'est un homme trop attentif à ses intérêts; d'un homme injuste : c'est un homme qui se laisse prévenir; d'un homme infidèle à sa parole : c'est un homme foible. Enfin , qu'on trouve des moyens d'apologie pour les actions les plus méprisables & les plus criminelles; c'est une lâcheté dont on devrait rougir.

Que penser de ceux qui aban-

Tome I.

D

donnent leurs amis à la persécution, qui les laissent écraser par la calomnie, condamner par l'injustice, la prévention ou l'erreur sans rompre le silence ! Il n'y a point de nom dans aucune langue pour des gens de cette espèce.

Braver la mort n'est rien, si l'on ne fait braver les hommes & leurs fausses opinions. Le vrai courage nous met au-dessus du sort. Nulle considération, nul intérêt, nulle crainte ne peuvent abaisser une grande ame à trahir la vérité, l'honneur ou le devoir.

D E S P A R E N S .

LES meilleurs parens, j'en excepte un très-petit nombre, sont ceux qui trouvent un intérêt réciproque à s'aider & à se soutenir mutuellement. Qu'on juge de la tendresse du fils pour son pere, de celle du frere pour sa sœur, par l'avidité qu'ils ont de se succéder; qu'on remarque avec quel ennui, quelle contrainte les enfans se rassemblent dans la maison paternelle; qu'on examine comme tous les membres d'une famille se disputent l'empire sur un homme veuf qui est riche ou qui est en place, comme ils l'entourent, comme ils prennent

garde de ne laisser personne l'approcher, avec quel soin sur-tout ils écartent ses amis. Car l'ami d'un homme considérable est ordinairement l'objet de la haine & de la crainte de tous ses proches. Quelque honnête qu'il soit, on lui suppose des vues. Les petites ames connoissent-elles le désintéressement de l'amitié?

Hélène prétend qu'on vante & qu'on public les procédés qu'elle a pour son beau-frere, car Hélène tient fortement à l'opinion publique, & l'étiquette au moins autant que le devoir, régla toujours la moindre de ses actions comme de ses démarches; aussi occupe-t-elle un grand rang dans le cercle étroit de ses liaisons: elle y est exaltée.

Hélène est pleine d'ame , répète-t-on sans cesse. Son beau-frere est trop heureux de l'avoir. Que de tourmens ne s'est-elle pas donnés pour le mariage de sa niece : c'est elle-même qui a pris la peine d'acheter son trousseau. Une femme de son âge , d'une santé aussi misérable , avoir eu le courage de courir chez tous les marchands , de faire toutes les visites de noccs avec cette jeune personne ! Voilà sans doute de grands exploits. Mais je n'entends pas ajouter qu'Hélène ait de la complaisance pour son beau-frere , qu'elle lui rende la vie douce , agréable ; qu'elle cherche ce qui l'amuse , ce qui lui plaît. Elle fait parfaitement les honneurs de sa table , soit ; mais on prétend qu'il

n'en est plus le maître ; que les gens qui lui conviendroient davantage n'y font point admis. Je ne vois donc plus , dans les grands procédés d'Hélène pour son beau-frere , que celui d'en avoir fait son esclave.

Mélece donne cent mille francs à son frere pour marier son fils : voilà qui est noble. Mais pourquoi Mélece ne partage-t-il pas avec son frere sa faveur ? Pourquoi ne le fait-il pas connoître au Prince dont il est l'ami ? Pourquoi le lui dépeint-il comme un honnête homme , mais borné , mais incapable de remplir de grandes places ? Quoique Mélece , n'en déplaise à sa grande renommée , soit un homme fort médiocre , il ne l'est pas assez toutefois

pour ne pas sentir l'avantage que son frere a sur lui , & c'est parce qu'il craint sa supériorité , qu'abusant lâchement de sa modération & de sa modestie , il l'éloigne de la cour , faisant la double trahison , & de mettre obstacle à la fortune de son frere , & de priver un prince qui le comble de graces , d'un bon & fidele serviteur.

De quoi les parens ne s'avisent-ils pas pour s'emparer du bien de leurs proches ? Que de contestations sur les contrats de mariage , sur les partages , sur les testamens ! Quelle malignité , quelle âcreté dans les mémoires respectifs ! Mais ce qui est bien plus révoltant encore , avec quelle légereté ose-t-on solliciter l'interdiction de ceux dont

les intérêts de la réputation devroient être les plus chers ! D. . . . fait passer son frere pour fou ; R. . . . dit hautement que sa mere est en enfance ; tous deux ont la honte de voir échouer leur coupable projet , & d'avoir décelé sans fruit leur cruelle avarice.

Avoir des parens , c'est avoir quelquefois du soutien & de l'appui ; mais communément c'est n'avoir que des ennemis , des persécuteurs , ou tout au moins des importuns & des fâcheux.

D U M A R I A G E .

LE mariage convenable est celui dans lequel l'état & le bien se

trouvent assortis. Une grosse dot fait le bon mariage. Le grand mariage réunit l'avantage d'une belle alliance & celui d'une fortune considérable. Voilà où se bornent les vues & les recherches des plus habiles & des plus sages. Les seconds mariages, que presque toujours on improuve, devraient être les plus raisonnables, puisqu'ordinairement c'est l'inclination qui en décide, & par une conséquence naturelle, ils devraient être aussi les plus heureux; mais il faut être supérieur en courage pour oser épouser une femme qui n'a que de l'esprit, du mérite & de la vertu. Un homme d'un sens ordinaire n'a garde de faire un pareil mariage. Les fous, au-dessus de toutes les règles,

épousent une fille publique , une Comédienne dont ils sont entêtés. Ces mariages scandaleux sont assez communs. Les premiers n'ont point , ou n'ont presque point d'exemple.

Fort peu de femmes aiment leurs maris ; il n'y a presque point de maris qui, malgré leurs distractions, ne soient attachés à leurs femmes.

J'ai lu dans les yeux de presque toutes les femmes de ma connoissance , une satisfaction secrète à la mort de leurs maris. Je n'ai point connu de mari qui ne fût plus ou moins touché de la mort de sa femme. Les plus impérieuses & les plus acariâtres sont presque toujours celles qu'on regrette le plus ; on ne s'en console point.

L'humeur & la patience des hommes ont vrai-semblablement befoin d'être exercées. La perte d'une femme douce & complaisante ne laisse pas le même vuide.

Quelques femmes ne peuvent réussir à gouverner leurs maris ; mais il n'y a pas un mari peut-être qui parvienne à gouverner sa femme.

Beaucoup de maris trompent leurs femmes ; presque toutes les femmes trompent leurs maris , la coquette & la dévore par-dessus toutes les autres.

On ne plaint guere une femme de la perte de son mari , qu'autant qu'elle entraîne celle de la fortune de ses enfans & la sienne. On s'épuise en complaints lorsqu'un

84 DU MARIAGE.

homme perd sa femme, quelque inutile & insupportable qu'elle lui fût. Qu'il est malheureux! dit-on; que va-t-il devenir? Il faudra nécessairement qu'il se remarie. Eh! pourquoi? pour avoir une femme qui tienne sa maison, c'est-à-dire, qui fasse les honneurs de sa table, qui serve des petits pâtés & des côtelettes aux convives. Grand savoir-faire! Cette raison est déterminante.

Que celui-là se remarie qui est sûr de trouver dans une seconde femme une compagne & une amie. Que celle-là passe à de secondes noces qui peut se flatter d'acquiescer dans un second mari un conseil & un protecteur.

On voit un petit nombre de

DE LA BEAUTÉ. 85

maris faire la félicité de leurs femmes; c'est un phénomène que de rencontrer une femme qui fasse le bonheur de son mari.

DE LA BEAUTÉ.

JE pense qu'il est une beauté absolue, mais je ne pense pas que son effet puisse être universel. Le goût même des yeux est encore peu commun; néanmoins l'avantage de la beauté est celui dont l'empire est le plus assuré. Ce mérite, aussi frivole que fragile, l'emporte habituellement sur celui du cœur, de l'esprit, du caractère, de l'ame: rien de tout cela vaut-il seulement une belle jambe?

La femme la plus hideuse, la plus mal faite, la plus dégoûtante, la plus gauche, la plus fote, la plus ridicule peut ne pas renoncer à plaire. Il se trouve des gens dont le goût est tellement bizarre, que ce complément de difformités les pique & les enchante.

Le goût des yeux varie à tel point, que je suis persuadé qu'il est des beautés d'un genre particulier pour les yeux bleus, pour les yeux gris, pour les yeux noirs. Il est possible que ces visages décrépits & récrépits, qui font horreur aux vues de bon calibre, soient pour les vues basses des beautés du premier ordre.

DE LA COQUETTERIE. 87

Celui qui voudroit observer la
vieillesse dans toute sa difformité,
devroit solliciter d'être admis au
lever subit d'une vieille coquette.

DE LA COQUETTERIE.

IL n'y a rien de bon à attendre
d'une coquette. Le moindre défaut
d'une coquette, dit la Rochefou-
cault, c'est celui d'être coquette.

La femme coquette veut plaire;
la femme galante veut séduire; la
femme libertine veut tenter; la
femme honnête ambitionne l'esti-
me & l'amitié du mérite.

Le manège de la coquetterie n'a

88 DE LA COQUETTERIE.

pas la moitié du succès que s'en promet une coquette. Le desir de plaire réussit plus rarement qu'on ne pense ; & l'on fait plus souvent des conquêtes qu'on ne recherchoit pas , qu'on ne fait celles que l'on recherchoit.

Il est un art dans la coquetterie que la plus grande partie des coquettes n'attrape pas.

L'excessive parure d'une femme vieille ou laide , avertit qu'elle ajoute , soit aux outrages de la laideur , soit aux ravages de la vieillesse , les extravagances de la folie.

Il est faux de dire que la coquetterie éclaire les femmes sur les

intérêts de leur figure. Si cela étoit , il n'y auroit pas de modes universelles , tous les visages n'auroient pas la même coëffure , tous les cous ne porteroient pas le même collier , toutes les tailles n'adopteroient pas le même habit ; on verroit moins de bossues en lévite & en polonoise ; une femme de cinquante ans ne risqueroit pas de se montrer avec un chapeau garni de pompons & de fleurs , & ne se fagoteroit pas comme la cantatrice d'un café. Il est vrai que les femmes de cet âge , que le ridicule entraîne aussi loin , se rencontrent peu dans la bonne compagnie , où le mauvais goût n'a pas la liberté de se porter à ces excès.

Je ne connoîtrois rien de si misérable que le rôle d'une coquette, si celui du fat n'existoit pas.

La cour d'une coquette guériroit de la coquetterie une femme qui auroit le sens commun.

*DE LA SINGULARITÉ,
DE LA BIZARRERIE,
DU RIDICULE.*

IL n'est pas fâcheux d'être singulier ; peut-être ne l'est-il pas toujours d'être bizarre ; il l'est infiniment d'être ridicule.

L'homme singulier a des goûts particuliers & des avis solitaires. L'homme bizarre en a de sauvages

& de barroques. L'homme ridicule en a d'extravagants, qui choquent également le goût, le bon sens, l'usage, & souvent même la bienséance. L'homme singulier presque toujours a de l'esprit. Rarement l'homme bizarre en manque. L'homme ridicule communément est un sot.

On a le plus souvent une sorte de considération pour un homme singulier, une sorte de crainte d'un homme bizarre, beaucoup de ménagemens pour tous les deux. L'homme ridicule est abandonné à la dérision publique.

Bien des personnes prétendent que chacun a son ridicule. Chacun

92 DE LA SINGULARITÉ , &c.

sans doute a ses défauts , ses foiblesses , peut-être même ses manies ; mais le plus grand nombre est exempt de ridicules. Le ridicule ne choque si vivement & si généralement que parce qu'il sort de l'ordre commun. Il a une exagération , un dérèglement dont ni les esprits sages , ni les esprits simples ne sont susceptibles. On reproche à la société d'être moins sévère au vice qu'elle ne l'est au ridicule ; mais est-il bien sûr que le ridicule ne soit jamais qu'un travers ?

Rien de plus embarrassant que d'avoir pour femme ou pour mari une personne ridicule , lorsqu'on ne l'est pas soi-même. C'est un sujet habituel d'humiliation , ou

tout au moins d'inquiétude.

Certaines gens ne sont frappés ,
ni du mérite , ni du ridicule. Ce
que l'on peut penser de plus favo-
rable sur leur compte , c'est qu'ils
sont étrangers à tous les deux.

Dire que l'affectation est le plus
fot des ridicules , c'est encore en
parler avec ménagement.

DE LA BÊTISE.

QUELQUES années avant la des-
truction des Jésuites , il y avoit
dans leur college un Précepteur
d'une bêtise si parfaite , qu'un Re-
ligieux de cette maison , homme
de beaucoup d'esprit , alloit prendre

toutes ses récréations avec lui ; il ne se lassoit point de ce tête-à-tête. Je n'ai jamais rencontré, disoit-il, un esprit aussi rare que me le paroît être la bêtise de cet homme-là : il dissipe ma mélancholie ; je ne suis capable de m'occuper, ou de travailler avec quelque succès, qu'après avoir passé une heure avec lui, tant il me dit de choses originales & nouvelles : je conçois parfaitement cette façon de penser de la part d'un homme d'esprit : rien ne l'étonne, & peu de choses le frappent dans la conversation d'un homme qui est à son niveau ; l'excessive bêtise au contraire lui donne des surprises qui le piquent & le divertissent davantage : c'est un genre tout nouveau pour lui.

J'ai connu deux personnes entre autres, qui auroient fait les délices du Jésuite dont je viens de parler : la première étoit une femme dont la grande prétention étoit d'être belle parleuse ; prétention qu'on n'avoit garde de combattre, la société y eût trop perdu. Il n'est pas un terme un peu au-dessus des termes les plus vulgaires dont elle entendît la signification. Je la priai un jour de venir se promener aux Tuileries avec moi. Il faut que je vous aime bien, me dit-elle, pour ne vous pas refuser, car j'ai un si grand mal de tête, que je n'ai pas la force de *conférer* une parole. Arrivée aux Tuileries, & regardant l'extrémité de la grande allée : Mon Dieu ! la belle *perplexité*,

répéta-t-elle vingt fois. Nous rencontrâmes, dans notre promenade, une femme de sa connoissance, à qui elle fit beaucoup de reproches de ce qu'elle ne venoit pas la voir. Cette femme s'excusa sur ce que sa mauvaise santé ne lui permettoit de sortir que bien rarement. Oui, répliqua la première; je sais que vous êtes depuis long-tems *sédente en terre*. Parlant des Religieuses, elle disoit: Je ne puis souffrir ces *bénignes-là* pour toutes leurs *menuiseries*. Ah! disoit-elle un jour à une jeune personne qui chantoit assez mal, quelle *éloquence* dans ce gosier-là! Quelle *volubilité* vous avez dans l'esprit! disoit-elle à une autre qui changeoit souvent de maison. Entendant parler d'un homme

homme de qualité qu'on accusoit de voler & de battre sa femme. Il vole ! s'écria-t-elle : si ! le vilain défaut ! il est si... si... il est si *bannal*.
Jamais son indignation ne put lui inspirer d'épithète ni plus juste ni plus forte. Revenant ensuite sur la seconde accusation : Battre sa femme , dit - elle : quelle *aspreté* ! Oh ! si mon mari m'avoit battue , je le lui aurois rendu à gorge déployée , à bouche que veux - tu ?
Se rappelant une chose qui lui étoit anciennement arrivée : Je ne l'oublierai de ma vie , disoit-elle ; j'ai une bonne *hypothèque* pour m'en souvenir. On lui demandoit un jour quelle étoit la maladie d'une de ses parentes dont elle paroissoit inquiète : Je crois , répon-

dit-elle , que c'est la petite-vérole ; elle en a tous les *sindics*. Je porterois plus loin les citations , si je ne craignois d'ennuyer ; car il est reçu qu'on se lasse des meilleures choses.

L'autre bête remarquable , que j'ai tenu pour une bonne fortune de connoître , étoit un homme de robe , mort , il y a plusieurs années. Sa conversation étoit un si obscur galimathias & d'expressions & d'idées , que je ne pense pas qu'il puisse exister une mémoire capable d'en avoir retenu une seule phrase. C'étoit une vraie curiosité que de l'entendre parler d'une affaire dont il avoit été Rapporteur ; car , comme un autre , il rapportoit ; mais comme aucun autre il

ne s'expliquoit. Ayant fait des efforts inutiles pour recueillir & conserver quelques fragmens de ses discours, je vais rapporter un trait comme témoin, qui peut, ce me semble, faire juger de la profondeur de sa bêtise. M. M. avoit lu une piece de vers dans une assemblée publique de l'Académie françoise : une femme, qui revenoit de cette séance, parla, avec éloge, de ces vers, dans une maison où l'homme en question étoit. Je suis surpris, lui dit-il, que vous soyez contente de ce morceau ; car on m'a dit qu'il ne valoit pas grand'chose. Un moment après, la maîtresse de la maison demanda à cette femme si elle avoit rempli des bouts rimés qu'elle lui

avoit envoyés la veille : le bel-esprit, qui s'étoit éloigné, n'avoit pas entendu la question ; mais , s'apercevant qu'on lisoit quelque chose , il se rapprocha , & demanda ce que c'étoit : Ce sont , lui répondit l'Auteur des bouts rimés , des vers que j'ai retenus de ce morceau de poésie dont on vous a fait une critique si peu fondée ; ils me paroissent d'une beauté supérieure. Voyons , voyons , dit-il.

Voilà ce qu'on lui lut , & qu'il écouta avec une admiration , un enthousiasme qu'il manifestoit à chaque ligne :

Content de cultiver l'asperge ou le.... concombre,
Ignoré du Savant comme de l'.... Apoco
Sans porter mes regards vers cet avenir.... sombre
Dont on ne peut juger sans faire un.... quiproco ;
Je l'attends sans effroi : qu'un autre s'.... alambique
Et donne avidement , en novice.... étourneau,

DE L'HOMME D'airs. 101

Dans les illusions de la Méta. . . . : physique ,
Qui s'écarte du vrai , tombe dans un. . . . : panneau.
Sachons faire le bien sur cette humaine. . . . : plage.
Sous l'aspect du Lion , sous l'aspect du. . . . : Cancer ,
Chez le Péruvien , ou chez l'. . . . : Antropophage ,
C'est au sein du remords que réside l'. . . . : Enfer.

Il faut convenir que l'esprit le plus gai fournit rarement des traits aussi plaisans & aussi neufs.

DE L'HOMME D'airs.

L'HOMME d'airs réunit tous les ridicules : il est impertinent , suffisant , pédant , fat , affecté , important , dédaigneux. Narcisse en est un modèle : trois ou quatre générations d'illustration dans la robe lui font croire qu'il est l'égal des Harlay. Il dit : Un homme de ma naissance ! un homme de ma

maison ! Il est dur & impérieux avec ses valets ; léger avec ses supérieurs ; insolent avec ses égaux ; bas , souple & flatteur avec les Ministres ; coquet & galant lorsqu'il veut plaire ; glorieux , superbe & distrait quand il dédaigne de réussir.

Personne , comme Narcisse , ne s'entend à donner une fête ; on devroit le faire Intendant des Menus. Il fait à peu près tout ce qu'on peut savoir de bagatelles , ce qui le fait passer , parmi beaucoup de gens , pour homme de goût & homme de lettres. Il protège les sciences & les arts ; il a des livres , des tableaux , des coquilles , des nains , des singes , des perroquets , des chevaux , des chiens , de somptueux équipages ,

des bijoux de toute espèce, des porcelaines, des magots, des optiques, des télescopes, des tours, des instrumens de mathématiques, de musique, d'horlogerie, &c. &c. Il arrive par-tout le dernier; il donne dix rendez-vous chez lui, sans qu'on l'y trouve; il en demande vingt sans s'y rendre; ne répond pas au tiers des lettres qu'il reçoit; ne rend souvent pas le salut qu'on lui adresse. C'est l'homme le plus affairé du Royaume: je ne fais comment il suffit à ses grandes & prodigieuses occupations: il n'y a point de jours qu'il n'ait quinze visites à rendre, un spectacle à voir, un bureau à tenir, une brochure à lire, un habit à choisir, une affaire à juger, un coëffeur à

essayer, un voyage à la campagne à faire. Narcisse est un grand Seigneur, un grand Jurisconsulte, un grand Législateur, un grand Politique, un homme à bonnes fortunes, un homme d'esprit, un homme instruit, un agréable, un amateur, un connoisseur, un agriculteur, un critique, un protecteur, un philosophe, un esprit fort, un penseur, un homme en place utile à sa Patrie. Cet homme, utile à sa Patrie, passe neuf heures dans son lit, quatre à sa toilette, deux avec ses bêtes, autant avec des marchands de colifichets; mais il fait de fréquens petits voyages, & son secrétaire l'instruit en courant la poste.

Telle est l'ébauche de Narcisse,

DE L'OPINION. 105

homme d'*airs*, dont les prétentions ont aussi peu de bornes que les ridicules ; mais il fait bien ce qu'il fait : il ira loin , j'en répons.

DE L'OPINION.

LES enfans ont , à beaucoup d'égards, une grande supériorité sur les hommes faits ; leur bonheur est en eux-mêmes ; leur imagination leur fournit mille ressources pour s'amuser , soit qu'ils se trouvent seuls , soit qu'ils se trouvent plusieurs ensemble ; ils éprouvent rarement l'ennui : si leurs vues sont courtes , elles sont justes. L'opinion n'a point d'empire sur eux ; la naissance , les honneurs , les richesses ne leur imposent point ; ils

déferent toujours le premier rang à celui de leurs camarades qui a le plus de mérite. La plupart ont entr'eux des principes de justice & de probité; ils se gardent le secret, s'entr'obligent les uns les autres, donnent sans vanité, reçoivent sans honte. Si communément ils sont impolis, du moins sont-ils sinceres. Toute affectation les choque : ils sont simples dans leurs sentimens & dans leurs manieres; sans instruction, mais sans préjugés; sans expérience, mais sans erreur. La mauvaise éducation les rend souvent menteurs, flateurs, vains, orgueilleux; mais, dans l'origine, ils sont tels que je viens de les dépeindre; j'entends, de huit à douze ans.

Les hommes faits sont les malheureux esclaves des préjugés & des opinions même les plus bizarres. Ils renoncent perpétuellement à des biens réels dont ils seroient maîtres de jouir , pour courir après des chimères dont la possession les rend souvent misérables. Moins occupés de se rendre heureux que de le paroître , la plupart ne suivent ni leurs penchans , ni leurs goûts. Dans les engagements même les plus sérieux , on ne consulte ni ses dispositions , ni ses talens , ni son cœur. C'est l'opinion qu'un homme de naissance soit au service ; brave ou poltron , tout gentilhomme se soumet à cette loi. Tel , naturellement paresseux & ami de la liberté , se dévoue aux agitations de la cour

& de l'intrigue : tel autre , qui n'entend rien à l'art de la peinture , se ruine pour avoir un cabinet de copies qu'il croit être des originaux ; un homme , qui ne fait pas lire , dépense deux mille écus tous les ans à sa bibliotheque ; un sourd a trente musiciens à ses gages ; un stupide pensionne une demi-douzaine de beaux-esprits. Peu importe qu'on s'amuse , pourvu qu'on ait l'air de s'amuser.

Deux seules choses sont en recommandation dans le monde ; le crédit & l'argent. Voilà les deux idoles auxquelles on sacrifie. Les gens en faveur & les gens riches partagent la considération publique. Cependant ceux qui possèdent le premier de ces avantages , ou

tous les deux ensemble , en aident rarement les autres , s'ils n'y trouvent un intérêt personnel. J'excepte les Ministres qui ne peuvent conserver pour eux toutes les places dont ils disposent. Pourquoi donc Arsene feroit-il dans la société le premier objet de mes égards ? Seroit-ce parce qu'il est l'ami de Cyrus ? Que m'importe , puisqu'il ne parlera jamais à Cyrus de moi ! Seroit-ce , parce qu'il a quarante mille écus de rente ? Que m'importe encore ! Ne fais-je pas qu'il a refusé à Valere d'être sa caution pour cent louis ? Seroit-ce sa table qui me le feroit rechercher ? Pour bien souper faut-il cinq services ? Seroient-ce les personnes qu'il reçoit chez lui qui me le rendroient recomman-

dable ? Des gens sans esprit , sans goût , sans tact , auxquels il ne faut que des bouffons & des baladins , de petits chansonniers & de petits chanteurs ; car les petits talens font fortune dans le monde , mais les grands y offusquent , ou n'y font pas démêlés. La réalité a beau décider pour l'homme de mérite , un sot l'emportera sur lui , si tel est l'arrêt de l'opinion.

DE L'USAGE.

SI l'usage a établi des coutumes dans le monde conformes à la décence & à l'honnêteté , combien de coutumes ridicules n'y a-t-il pas introduites ! Les unes & les

autres ont un crédit égal, & beaucoup de gens même se feroient moins de scrupule de manquer aux loix de principes que de manquer à celles de conventions. Un homme de fortune, par exemple, se donnera tous les travers imaginables, se fera bâtir un palais, étalera sans pudeur le faste qui dépose de ses infidélités & de ses concussions; mais il ne sera jamais assez hardi pour abolir dans sa maison l'impôt honteux établi sur les cartes. Il est permis d'être plus fou qu'un autre; mais d'être plus raisonnable, qui, dans le monde, oseroit le risquer? Cependant, s'il est sage de se conformer aux coutumes reçues, il ne le seroit pas moins de savoir s'en écarter à

112 DE LA BIENSÉANCE.

propos. L'usage interdit autant d'actions louables, qu'il en arrête d'inconsidérées; & je doute qu'on pût avoir une grande opinion d'un homme qui, dans aucune circonstance de sa vie, n'auroit enfreint une seule des petites regles de la bienséance.

DE LA BIENSÉANCE.

IL est des bienséances de convention; il en est d'état; il en est de position; il en est d'âge.

Les bienséances de convention, beaucoup moins importantes que les autres, sont celles qui généralement sont le mieux remplies. Tout le monde est capable d'en sentir la portée, & les devoirs

qu'elles imposent, gênent si peu, qu'il y auroit de l'humeur à ne s'y pas soumettre. Les fots les observent, non-seulement avec scrupule, mais encore avec exagération. Se croyant toujours en présence du Public qui ne fait nulle attention à eux, ils forcent leurs dépenses, montent leur maison sur un ton que leur état ne comporte point, & que leur fortune leur devroit interdire. Ils font des frais de prévenance, dont le plus souvent on se moque; se font écrire chez des gens où leurs noms ne sont pas seulement connus; leur envoient des billets de mort & de mariage aussi étrangers pour eux, que s'ils leur venoient du Mogol, &c. &c. &c.

114 DE LA BIENSÉANCE.

Les bienséances d'état sont infiniment négligées. Un Magistrat, un Prêtre même, à l'exception de l'habit qu'ils sont contraints de porter, ont autant de faste extérieur & puérile, qu'un Colonel de trente ans; ont des voitures aussi recherchées, des chevaux aussi pomponnés; ont autant de bagues, de boîtes, de montres, &c. &c. &c.; paroissent aussi souvent aux spectacles, & même aux farces indécentes des remparts; voient autant de filles ou de femmes plus méprisables qu'elles encore.

Avant la fin du siècle, les bienséances de position ne sembleront plus être que de vieux préjugés. On voit journellement des femmes qui, n'ayant que mille écus de

rente , en dépenſent deux mille avec leurs marchandes de chiffons , jouent habituellement aux ſix francs la fiche ; on en voit encore qui , ſéparées d'avec leurs maris , mettent une publicité choquante dans les galanteries , & jouiſſent avec éclat des agrémens , des commodités , des reſſources que leurs intrigues leur procurent , tandis que les maris , qui ont auſſi peu de fierté que leurs femmes ont peu de pudeur , laiſſent tranquillement porter leur nom & celui de leurs enfans avec ignominie.

Un très-petit nombre de femmes raisonnables & ſenſées , rappelle , qu'il exiſtoit , il y a vingt ans , des bienſéances d'âge , ſans quoi l'on préſumeroit que ces bienſéances

116 DE LA SOCIÉTÉ.

n'ont jamais existé. La fureur des vieilles femmes pour les modes & les parures est telle, qu'on croit rencontrer à chaque pas Madame Drouin (*), jouant le rôle d'Araminte (**).

DE LA SOCIÉTÉ.

IL y a trois classes dans la société: celle du grand monde, celle d'un monde du second ordre, celle de la bourgeoisie. Les formes & le ton de la première y font valoir d'assez

(*) Excellente Actrice du Théâtre françois, supérieure dans les rôles de charges, retirée depuis peu du Théâtre.

(**) Voyez Regnard, Comédie des Ménechmes.

petites choses ; il n'est pas trop aisé de définir l'accent de la seconde ; & quand on a vécu dans les deux premières , on ne peut s'accoutumer au ton de la troisième. Dans toutes les trois , on se rassemble pour manger , jouer , dire ou apprendre des nouvelles ; & , dans aucune des trois , on ne trouve le secret de s'amuser.

Il est difficile de passer de la grande compagnie à la petite , impossible de descendre de la bonne compagnie à la mauvaise.

Le grand état place dans la bonne compagnie , la grande naissance y appelle : ni l'un ni l'autre ne

suffisent pour qu'on soit bonne compagnie soi-même.

On pourroit demander peut-être où se trouve la grande compagnie? Je ne fais s'il est une maison qui puisse en donner une idée complète.

On est grande compagnie, lorsque l'on joint à un grand nom & à un état considérable un grand usage de monde, de la politesse & de la noblesse dans le ton & dans les manières. On ne donne une existence imposante à sa maison qu'en n'y admettant que des gens du grand monde ou des gens d'un grand mérite.

La société du grand monde devroit être l'école du goût, de la politesse, des mœurs & de la décence.

Une personne qui a beaucoup d'esprit & beaucoup d'usage du monde, est, même sans état & sans nom, bonne & très-bonne compagnie. S'il est heureux, dit la Bruyere, d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être né tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

Beaucoup de gens ont passé leur vie dans le grand monde, sans en avoir pris le ton. On ne reçoit du monde que certaines données; il y a une disposition naturelle au

bon ton, comme à toute chose, à laquelle l'usage ne peut guere suppléer. Il est fort différent de manquer d'usage ou d'avoir un mauvais ton. L'usage doit s'apprendre, le ton peut se deviner.

Le bon ton est le ton du grand monde: il se sent mieux qu'il ne se définit; c'est une facilité noble dans le propos, une politesse naturelle dans les expressions, une décence dans le maintien, une convenance dans les égards, une manière de rendre, qui ne confond, ni les états, ni les rangs, ni les qualités, ni les titres, ni les personnes; un tact qui nous avertit également, & de ce que nous devons rendre aux autres,

autres, & de ce que les autres doivent nous rendre.

Le mauvais ton rend le commerce de beaucoup de gens d'esprit insoutenable. Quelque frivole que l'on puisse estimer le bon ton, il n'est homme, ni ouvrage qui puissent s'en passer. Le mauvais ton dégoûte de tout, même de l'esprit.

Plus les sociétés sont limitées, & plus on y trouve de gens de trop. On ne peut supporter les fots que dans la foule; on fait qu'ils doivent s'y trouver en force même.

L'incapacité de rester seul fait rechercher & recevoir bien sote compagnie.

Ce n'est guere la peine de se quitter pour ne pas trouver mieux, ou du moins aussi-bien que soi.

Il n'est point de maison qui n'ait une douzaine d'habitués plus fots & plus ennuyeux les uns que les autres. C'est du même fond, dit la Bruyere, qu'on cultive un sot, & qu'on néglige un homme de mérite.

Une société bien choisie procureroit de charmans plaisirs, & personne n'en veut essayer l'expérience. L'homme d'esprit le plus répandu dans le monde ne fait peut-être pas deux soupers dans l'année dont il puisse conserver un souvenir agréable.

Les gens qui tiennent maison ne savent assortir, ni les états, ni les personnes, ni les esprits, ni les goûts. Clarice invite un auteur à venir lire chez elle un ouvrage dont le ton est voluptueux, & peut-être libre. Quels auditeurs lui donne-t-elle? Deux ou trois prudes & cinq ou six Conseillers de Grand'Chambre. Le lendemain, elle a des Géomètres pour une jeune mariée; une autre fois un concert pour des gens qui n'ont point d'oreille; voilà ses jours de fête. Pour l'ordinaire elle prie à souper toute une famille en même tems. Grand plaisir à procurer à des gens qui s'ennuient journellement ensemble! Je plains l'étranger admis dans cette assemblée de parens. Quelle froideur dans

la conversation de gens qui n'ont aucune envie réciproque de se plaire, que rien n'excite à la gaieté, qui se savent tous par cœur, qui souvent sont en défiance les uns des autres, qui se sont peut-être querellés le matin, & se querelleront encore avant la nuit! Car il ne faut pas s'y tromper; le moindre inconvénient des sociétés de famille est celui d'être fort insipide. Ce seroit un grand hasard de trouver l'agrément & le bonheur dans des liens dont le cœur n'a pas fait le choix. L'heureuse société est celle des amis; l'agréable société, celle des gens dont l'humeur & le goût sympathisent.

Le monde s'accommode beau-

coup mieux des personnes qui ont peu de défauts , que de celles qui ont beaucoup de qualités. On ne réussit le plus généralement dans la société que par les privatives.

Pope dit qu'il faut de nécessité se fâcher contre le monde , ou se moquer de lui. Dans l'alternative , je conçois que beaucoup de gens préfèrent d'entrer dans le second parti.

Il y a trop à perdre en ne vivant qu'avec ses inférieurs , de quelque façon que l'infériorité se prenne. Cependant je ne m'étonne point que de bons esprits préfèrent la société des enfans à celle des hommes faits. Toujours dans les premiers

tout est espérance, & souvent dans les seconds tout est désespoir.

Deux choses sont bannies de la société: la gaieté & la raison. Cela ne doit pas surprendre. Le François n'est pas gai; il n'est que léger & frivole.

Il n'y a pas une personne d'esprit qui puisse se promettre de donner le ton dans un cercle, d'y être même écoutée, si seulement un sot s'y trouve.

Il est bien difficile de porter un jugement certain sur une personne placée dans une société qui lui est trop inférieure, ou dans une société, qui, par d'autres raisons, lui

est importune ou désagréable. Beaucoup de personnes ne se montrent avec avantage que lorsqu'elles sont contenues ; d'autres ont besoin ; pour réussir, d'une entière liberté.

Le plus insoutenable personnage de plus d'une société, est celui qui y joue le premier rôle.

S'il falloit absolument se charger d'un sot entre mille, le plus sot d'entre les mille seroit celui à qui je donneroïis la préférence.

Beaucoup de gens s'excusent du mauvais choix de leur société sur la nécessité de recevoir habituellement chez eux des parens fort maussades. J'avoue que, pere &

mere exceptés, je ne sens pas l'obligation de sacrifier son goût, & de livrer son bon sens à la bêtise de sa famille. Une femme disoit à une de ses amies qui avoit perpétuellement chez elle une troupe de cousins fort sots & fort gauches : Si j'avois même des freres & sœurs de cette espece, tout ce que je pourrois en faveur du sang, seroit de leur donner à dîner le jour des Rois.

C'est à la campagne que l'on sent, plus que par-tout ailleurs, tout le poids d'une ennuyeuse société, comme ce seroit à la campagne qu'on éprouveroit mieux tout le charme d'une société amusante ; mais c'est un essai qu'aucun

maître de maison que je connoisse,
n'a jamais tenté.

On est surpris de trouver dans
certaines maisons des gens aux-
quels on devroit refuser le salut.

Les personnes d'un état grave
sont tenues d'être beaucoup plus
réservées que d'autres dans le choix
de leurs sociétés. Des femmes
coquettes ou galantes, des liber-
tins, des joueurs, compagnie peu
convenable aux gens raisonnables
& honnêtes, sont indécente com-
pagnie pour des prêtres & pour
des gens de robe.

On désireroit que les personnes
aimables prissent plus de soins &

fissent plus de frais pour attirer chez elles des personnes aimables , & pour en éloigner celles qui ne le font pas. On demanderoit à un grand Seigneur de ne pas recevoir habituellement ses amis avec ses complaisans & ses gens d'affaires. On voudroit que la maison d'un homme d'esprit ne fût pas l'hospice des imbéciles. On a regret qu'un homme de lettres d'un ordre supérieur soit entouré de tous les méchans petits écrivains & rimailleurs qui dégradent la littérature.

Je ne connois pas dix personnes qui ne compromissent au moins leur réputation en consentant d'être appréciées d'après leurs choix.

On reprochoit à une femme de ne réussir que dans fort peu de sociétés. Que veut-on que j'y fasse, dit-elle ? Puis - je contraindre les fots à s'accommoder de moi ?

Il faut bien peu de chose, &, si j'osois le dire, être bien peu de chose, pour réussir dans le plus grand nombre des sociétés. J'ai honte de mes succès, disoit une jeune personne qui avoit très-bien pris dans le monde.

On doit tenir à faveur d'être admis dans la maison d'une personne dont le goût est difficile. On y trouve une société mieux choisie & plus aimable qu'ailleurs; on y fait une chère plus délicate;

les valets y sont plus adroits & plus prévenans ; en un mot , tout y plaît & tout y inspire le desir de plaire.

Les gens d'esprit ont trop d'inconvéniens, dit-on sans cesse, pour que l'on s'empresse d'en rechercher la société. C'est avec de bons cœurs, c'est avec des caractères sûrs qu'il faut vivre. Rien de mieux calculé certainement, & l'on compte s'être entouré de bons cœurs & de bons caractères. Ces bons cœurs soupent avec vingt personnes, & font leur tresset pendant qu'on vous enterre ; ces bons cœurs demandent vos pensions ou vos places, avant même que vous soyez mort, vont à votre inventaire marchander vos

glaces, vos tableaux, vos chevaux, vos voitures, se disputer vos dépouilles; & ces bons caractères dont l'ineptie établit la sûreté, entendent tout de travers ce que vous dites, s'en formalisent, se fâchent sans sujet, se blessent sans motif, prennent une vérité pour une erreur, une plaisanterie pour un scandale, & vont porter leurs imbéciles opinions dans des sociétés étrangères. Quand donc voudra-t-on s'appercevoir que le petit esprit est toujours mal pensant, mal disant, & communément mal faisant?

Toute personne qui paroît dans le monde sera entraînée à de fortes méprises, si elle s'en rapporte aux décisions de la plupart des

sociétés. Soit incapacité, soit légèreté, soit envie, on y fait rarement mettre un homme à sa place.

Entre les différens jugemens portés sur une même personne dans des sociétés différentes, je craindrois peut-être la frivolité de celui du grand monde; mais je présumerois en faveur de son goût.

On en est quitte à bon marché, lorsque, dans la société où l'on se trouve placé par le hasard ou par les circonstances, on ne risque de perdre que la moitié de son jugement, de son esprit, de son goût & de sa gaieté.

DE LA POLITESSE.

LA politesse ne donnât-elle que des dehors honnêtes, seroit encore desirable à acquérir & à cultiver.

Toutes les personnes heureusement nées ont une politesse naturelle ; & tout ce qu'on peut penser de moins défavorable d'une personne qui manque de politesse, c'est qu'elle n'a pas reçu d'éducation, & qu'elle a vécu en obscure compagnie.

L'éducation donne le langage de la politesse ; l'esprit en donne le sentiment.

La politesse ennoblit tous les tons. S'il en étoit un où il fût permis de l'écarter , ce seroit celui de l'éloge , qui peut-être en paroîtroit plus naturel & plus sincere. Il est de certaines louanges brusques , dont l'amour-propre doit être bien content.

L'intimité , qui doit exclure le compliment & la cérémonie , se détruit infailliblement dès qu'on en bannit la politesse.

Le ton brusque est encore moins opposé au ton poli que ne l'est le ton familier. Il y a cependant une sorte de familiarité noble que les plus grands Seigneurs permettent même volontiers qu'on ait avec eux.

Cette espece de familiarité exige toujours un grand usage du monde, & une tournure d'esprit fine, enjouée, adroite.

La politesse protectrice offense, la politesse affectée déplaît, la politesse cérémonieuse importune, la politesse trop générale ou trop uniforme ne peut flater. On doit de la politesse à tout le monde, mais les nuances doivent en être variées. Si l'on y vouloit réfléchir, on trouveroit mille ressources dans le maintien, dans le ton, dans les expressions sur-tout qui satisferoient à ce que l'on doit, soit à ses supérieurs, soit à ses inférieurs, soit à ses égaux, soit aux personnes que l'on voit rarement, soit à celles

que l'on voit d'habitude, sans confondre les degrés de respect, d'estime, d'affection, & sans compromettre la vérité.

Le François passe pour être poli ; il est à croire qu'à cet égard il vit sur la réputation de ses ancêtres. On peut fixer ses idées sur la politesse d'une nation, d'après le ton qui domine dans ses assemblées publiques, & ce ton ne nous est assurément pas favorable. On pourroit faire la remarque qu'il n'est pas une de ces assemblées où l'on trouve moins de politesse & moins d'égards que dans celle de l'Académie françoise. J'ai vu Madame la Duchesse de S....., femme d'un Membre de cette Académie, s'y

tenir debout une séance entiere ,
 sans qu'aucun des hommes qui
 étoient assis à côté , devant &
 derriere elle , s'avisât de lui offrir
 sa chaise. On en peut conclure ,
 qu'entre les connoissances qu'on
 acquiert en France par la culture
 des lettres , il en faut distraire celle
 du savoir-vivre.

La politesse fait une des princi-
 pales parties de l'usage du grand
 monde. Rendre ce que l'on doit à
 autrui , sans manquer à ce que l'on
 se doit à soi-même , exige autant
 de justesse dans l'esprit que de dé-
 licatesse dans le sentiment. L'usage
 & le bon ordre veulent qu'on
 donne des marques de considéra-
 tion ou de respect aux grandes

places & à la grande naissance. La basse & l'avidité cupidité prodigue les égards à la fortune. Plusieurs particuliers que le hasard approche des gens de qualité, sont petits & rampans devant eux; d'autres oublient la distance qui les en sépare. Les premiers jouent le plat rôle d'adulateur avec eux; les seconds affectent le rôle indécemment de camarade. Les uns les appellent Monseigneur, les autres les tutoient. Ne peut-on trouver un milieu entre la bassesse & l'impertinence? Les gens de naissance seroient à plaindre, s'ils étoient condamnés à ne vivre qu'avec leurs égaux; & les particuliers, que l'éducation, les talens & l'esprit mettent au-dessus de leur origine, s'ennuieroient fort

de ne vivre qu'avec des bourgeois. On conviendra que les avantages qu'apportent ces derniers dans la société, équivalent au moins aux titres de noblesse. Que l'homme de qualité, assez sensé pour enrichir sa maison de pareils hôtes, fasse les premiers pas. Il est encourageant de voir la naissance prévenir & fêter le mérite, & jamais le mérite n'en abusera. Il respecte l'ordre qui a réglé les rangs de la société. Par-tout il sera libre & indépendant; mais par-tout il conservera sa place: elle est assez bonne pour qu'il sache, & s'y tenir, & s'en contenter.

DE L'HONNÊTETÉ.

L'HONNÊTETÉ est aussi supérieure à la politesse, que l'ame est supérieure à l'esprit. L'honnêteté n'est autre chose qu'une probité portée jusqu'à la délicatesse. La véritable honnêteté est dans le cœur. C'est un sentiment exempt d'intérêt & de coquetterie, qui nous donne le désir de contenter & de servir, non-seulement les personnes avec lesquelles nous vivons, mais encore celles avec lesquelles nous avons des relations de société ou d'affaires.

L'honnêteté rend désintéressé, prévenant, affable, exact à sa parole, fidele à ses engagements.

Il est une foule de devoirs qui ne sont sentis & remplis que par les âmes délicates. Les âmes communes s'en tiennent aux devoirs d'usage & de bienséance : leurs procédés se bornent à leurs vues aussi restreintes que leurs sentimens. Les devoirs nobles & intéressans de l'amitié ou de la reconnoissance sont trop au-dessus d'eux pour qu'ils s'en avisent.

Dans presque toutes les circonstances de la vie , on peut prévoir quel sera le sentiment & la conduite d'une personne honnête.

La probité s'arrête aux devoirs de justice : l'honnêteté va beaucoup au-delà. La probité se renferme ordinairement dans les affaires d'intérêt : l'honnêteté s'étend sur

tout procédé quelconque. L'homme de probité paye ce qu'il doit au terme prescrit : l'homme honnête fait le prévenir. L'homme de probité n'empiète sur les droits de personne ; l'homme honnête cede souvent les siens. L'homme de probité n'opprime point l'innocent ; l'homme honnête défend l'innocent qu'on opprime.

Il y a peut-être plus de distance entre l'homme de probité & l'homme honnête, qu'il n'y en a entre le fripon & l'homme de probité. Combien de façons de nuire dont l'homme de probité ne se met pas en peine ! On porte sur soi des odeurs violentes dont quantité de gens sont réellement incommodés : on se leve, ou l'on se couche

couche au-dessus de la tête d'une personne dont les heures ne sont pas les mêmes, sans prendre la moindre précaution; on tolere que des valets pansent des chevaux à quatre heures du matin, fendent du bois, battent des sièges, crient, sifflent, chantent sous les fenêtres de ses voisins. Autant vaudroit-il cependant donner un demi-grain d'arsenic à un homme, chaque semaine, que d'interrompre sans pitié habituellement son sommeil.

L'homme honnête est attentif sur tous ces objets. Ses enfans, ses valets, ses bêtes, rien de ce qui lui appartient n'incommode les autres. Il fait que tel qu'il invite à manger chez lui a de l'opposition pour certains mets; ces mets, ce

jour-là , ne paroissent pas sur sa table. Vous ne trouvez , dans sa maison , ni singes , ni perroquets , ni chats , ni chiens qui vous importunent. Il a le même soin de rassembler chez lui des personnes qui se voient avec plaisir , que d'éviter d'en faire rencontrer qui craignent de se voir. La distinction qu'il met dans sa politesse & dans ses attentions , est tellement fine & mesurée , qu'elle ne peut être remarquée que par celui qui en est l'objet. Sans jamais flater , il ne perd point une occasion de dire quelque chose d'obligeant & d'agréable,

L'honnêteté a tant de droits sur les cœurs , que l'écorce même en est séduisante. Car bien des

gens qui n'ont de l'honnêteté que les apparences , par cela seul ont les plus grands succès dans le monde. On peut distinguer ces apparences en trois parties ; l'honnêteté du maintien, l'honnêteté des manières, l'honnêteté du propos.

L'honnêteté du maintien est , si je ne me trompe , un certain air assuré & modeste , posé , poli , attentif , éloigné de toute affectation , & qui nous fait paroître aussi occupés des autres que peu occupés de nous. Le maintien honnête n'est souvent qu'un mérite extérieur ; mais il prévient aussi favorablement que le maintien contraire choque généralement. Quelle idée prendre d'un homme qui entre dans un appartement en faisant des

148 DE L'HONNÊTÉTÉ.

révérences étudiées ou distraites ,
 qui , ne remarquant dans le cercle
 qu'une jolie femme , l'aborde avec
 un air de bonne fortune & de pré-
 tention , lui parle à l'oreille , fait
 deux ou trois éclats de rire , pi-
 rouette en faisant sonner les bre-
 loques de sa montre , se regarde
 dans toutes les glaces , change de
 place dix fois en un quart-d'heure ,
 n'est jamais à ce que disent les au-
 tres , ni à ce qu'il dit lui-même ,
 interrompt , questionne , n'écoute
 pas ce qu'on lui répond , ne répond
 pas à ce qu'on lui demande ? On
 parle d'une action où l'on a perdu
 beaucoup de monde , il coupe la
 parole à celui qui fait le détail de
 cette action , pour apprendre que
 Mademoiselle C*** jouera chez

la Duchesse de V..... un tel jour ; que Mademoiselle Lani s'est donné une entorse ; que Torrè ne donnera plus qu'un bal , &c. &c. On peut parier à coup sûr qu'un homme qui conserve un pareil maintien , au-delà de vingt-cinq ans , fera toute sa vie un homme de la dernière classe.

L'air prude est aussi contraire à l'honnêteré du maintien que l'air éventé ; peut-être même indispose-t-il davantage.

L'honnêteré des manières a quelque chose de plus engageant encore que l'honnêteré du maintien ; mais l'effet n'en est pas si prompt : elle entre dans tous les détails de la société ; à table , au jeu , à la promenade , aux specta-

cles ; elle ne consiste , ni dans les complimens , ni dans les cérémonies , mais dans les attentions & dans les égards.

L'honnêteté du propos exige beaucoup plus de fond que les deux autres , & suppose toujours de la délicatesse & du tact. Une très-bonne éducation peut donner un maintien & des manières honnêtes ; ces deux sortes d'honnêtetés ont des regles assez courtes ; celles du propos sont fort étendues ; elles embrassent mille objets , dépendent de mille circonstances : l'expression honnête assaisonne la louange , adoucit la critique , rend la dispute utile , agréable même , prête du charme à tout.

Une personne , dont le propos

est honnête, ne dit rien qui ne soit à sa place. Mondor, avec une sorte d'esprit, se rend ridicule par ses propos à contre-tems. Est-il avec des bourgeois ? il leur parle de généalogie ; se trouve-t-il avec des gentilshommes pauvres ? il les entretient du luxe & de la magnificence de nos Luculles. Il raconte ses galans exploits à des vieillards, fait des plaisanteries obscènes à des prudes, dit des impiétés à des dévots. Un certain nombre de gens trouve Mondor délicieux ; mais quelle espece de gens ! Un homme raisonnable, qui auroit leur suffrage, chercheroit à quel défaut il le doit.

*D U M É R I T E E T D E
L' A M A B I L I T É.*

QUELQUE rares que soient les gens estimables , on ne peut disconvenir que les gens aimables ne soient encore beaucoup moins communs.

Pour être estimable , il suffit d'avoir un certain nombre de bonnes qualités. Pour être digne d'obtenir de la considération , il faut joindre , aux bonnes qualités , du mérite. Pour être aimable , il faut , aux bonnes qualités & au mérite , ajouter encore de l'agrément.

Bien peu de gens sont dignes ou capables d'estimer. Voulez - vous être estimé? dit la Bruyere, vivez avec des personnes estimables.

La plupart des femmes sont trop frivoles & trop légères pour être susceptibles d'estime. Ce sentiment est pour elles trop solide & trop sérieux ; elles ne prennent que de l'engouement. Quelque bien qu'on paroisse être avec elles , on touche au moment d'y être mal ; on ne parvient point à s'en faire connoître. Une liaison de dix ans , une conduite soutenue , une suite d'attentions , de bons conseils , de bons offices ; tout cela demeure sans force contre un mauvais propos que leur tient le premier venu ,

& souvent contre une idée bizarre que leur imagination leur présente. Elles décident toujours, & ne jugent jamais; elles sont incapables de rien examiner à fond; c'est le caprice & la prévention qui les gouvernent. Elles s'abandonnent aveuglément à des gens qui se moquent d'elles & qui les trompent, & prennent de l'ombrage & de la défiance contre ceux qui les ont servies constamment.

Qui veut conserver de l'ascendant sur une femme, ne doit pas la perdre de vue.

Si nous goûtons de préférence les vertus & les qualités que nous avons nous-mêmes, nous devrions

priser davantage celles que nous n'avons pas. Nous n'admirons guere, ce me semble, que ce qui nous paroît au-dessus de nous.

On est agréable par l'esprit, on est intéressant par le cœur, on est grand par l'ame.

Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit pour être aimable ; mais il faut convenir que c'est être à moitié chemin.

Le plus sûr moyen de réussir universellement, n'est pas celui d'être infiniment aimable. Plus on est aimable, plus il est difficile de l'être, & pour tout le monde, & avec tout le monde.

C'est par la raison qu'on plaît à fort peu de gens, qu'on plaît extrêmement à un certain nombre de personnes; & c'est encore, parce qu'on plaît généralement, que peut-être ne mérite-t-on pas de plaire particulièrement.

Il est une sorte d'amabilité que les gens aimables goûtent fort : c'est celle de bien sentir tout le prix de leur mérite.

On rencontre un petit nombre de bons esprits, un plus petit nombre encore de bons cœurs; mais qui peut se vanter d'avoir rencontré une grande ame?

Ce n'est que par la réunion des

DE L'INGRATITUDE, &c. 157

qualités du cœur, de l'esprit & de l'ame que l'on est essentiellement & parfaitement aimable.

C'est sans doute un malheur ; mais il n'est pas de personnes aussi aimables que celles qui ne veulent pas toujours l'être.

DE L'INGRATITUDE ET DE
LA RECONNOISSANCE.

ON peut distinguer trois especes d'ingratitude : celle de ne pas sentir un bienfait , celle d'en perdre le souvenir , celle de prétendre s'en être acquitté ; & cette dernière est , entre les trois , la plus vile.

L'amitié n'oblige point à l'amitié.

158 DE L'INGRATITUDE, &c.

(qui ne dépend pas de notre volonté) mais aux procédés qui en dépendent.

J'entends souvent dire : Cette femme aime toutes les personnes qu'elle doit aimer. Quel devoir & quelle obéissance !

De quelque nature que puisse être un présent , trois choses en fixent la valeur : le sentiment , l'à propos & la maniere.

On évalue un service d'après son importance. Rien de plus juste à l'égard du service , & rien de moins juste à l'égard du bienfaiteur. C'est moins le service que le sacrifice qu'il faudroit priser : un homme

DE L'INGRATITUDE, &c. 159

riche, qui prête deux cents louis, fait beaucoup moins que ne fait un homme mal à son aise qui en prête dix.

Les services que l'on nous rend ont souvent beaucoup moins de droits à notre reconnaissance que n'en ont les services que l'on voudroit nous rendre. Nous devons tenir pour reçu le bien que nous sommes certains qu'on désireroit d'être à portée de nous faire.

On accepteroit bien peu de services, si l'on tenoit à la maniere. Il y a peu de choses sur lesquelles il ne faille se résoudre à perdre la façon.

Les hommes sont généralement si intéressés & si avares, qu'ils viennent les services d'argent pour les plus grands de tous. Nous estimons devoir plus de reconnoissance à telle personne qui, souvent sans se gêner, nous a prêté une somme plus ou moins considérable, qu'à telle autre qui nous rend journellement des soins, qui nous conseille, qui nous défend, qui partage nos douleurs, qui veille nos maux, qui nous sacrifie son tems, ses amusemens, ses affaires, qui nous donne enfin sa personne.

Rien ne doit briser les liens de la reconnoissance, pas même le repentir ou le reproche du bienfait.

att
inc
les
l'in

à f
plus
qu'e
bien

Di

B E
tenti
ont
l'espr
l'espr

DE L'ESPRIT CONCILIAANT. 161

On peut tout soupçonner, tout attendre, tout craindre d'un homme incapable de reconnoissance. Tous les vices sont dans le cœur de l'ingrat, dit Cicéron.

Une âme élevée ne peut donner à son bienfaiteur un témoignage plus sûr de sa reconnoissance, qu'en lui demandant de nouveaux bienfaits.

DE L'ESPRIT CONCILIAANT.

BEAUCOUP de gens ont l'intention d'être concilians; fort peu ont les vues & les moyens que l'esprit de conciliation exige; l'esprit conciliant doit avoir de

162 DE L'ESPRIT CONCILIANTE.

l'adresse , de la délicatesse , de l'équité , de la franchise. De l'adresse , pour préparer & saisir le moment & la circonstance favorable à la conciliation ; de la délicatesse , pour ne blesser ni le caractère , ni l'amour-propre de celui qu'il veut ramener ; de l'équité , pour sentir de quel côté sont les torts , ou du moins les plus grands torts , entre les gens qu'il veut rapprocher , car , pour l'ordinaire , les torts se partagent ; enfin , de la franchise , pour accorder à celui qui se plaint avec fondement qu'il a raison , & avouer à celui dont on se plaint justement , ou qui se plaint sans sujet , qu'il a tort. De prétendus bons esprits , qui ne sont que des esprits faux & gau-

che
chi
de
de
tor
Die
gen
affa
sent
min
entr
pon
faut
& fa
préte
hom
tant
fou
qu'o
cette

ches, font un crime de cette franchise : il est horrible, disent-ils, de convenir avec un mari des torts de sa femme, avec un père, des torts de ses enfans, &c. &c. &c. Dieu me préserve que de si sottes gens se mêlent jamais de mes affaires ; ils doivent rendre les dissensions & les querelles interminables. S'il faut quelquefois entrer dans la passion d'un homme pour l'en guérir, combien plus faut-il éviter de choquer son esprit & sa raison ? Comment ose-t-on prétendre toucher le cœur d'un homme de bon sens, en le traitant comme un sot ou comme un fou ? Ne sent-on pas qu'on l'aigrit, qu'on le révolte, qu'on l'outrage par cette impertinente politique ? Mais,

dit-on , la franchise que vous prescrivez irriteroit la haine. Crainte ridicule ! elle l'appaiseroit au contraire : la haine , comme la douleur , s'adoucit , dès qu'on la partage , qu'on entre dans sa colere , qu'on sent la justice de l'amertume de ses reproches & de ses plaintes ; c'est en la flatant qu'on la fléchit ; & ce n'est qu'après avoir , pour ainsi dire , approuvé ses projets de vengeance , qu'on peut , avec succès , lui dire qu'il faut pardonner ,

DE L'HOMME OISIF.

L'HOMME oisif n'a jamais un moment de libre. Il a cinquante amis intimes , cent personnes qu'il

se
tive
mê
per.
à qu
à fa
C
café
de t
leur
Reni
pâtes
de M
des o
Il
Sellie
tous
Bijou
trouv
se ver
&c. &

se croit dans l'obligation de cultiver; vingt comptent sur lui le même jour, dix l'attendent à souper. Qu'il choisisse; mais il ne fait à qui entendre. Il a mille emplettes à faire, car il se connoît à tout.

C'est lui qui fait la provision de café, de tabac, de vin & de liqueurs de toutes ses connoissances, qui leur fait venir des poulardes de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux, des jambons de Mayence, du mouton de Gange, des olives d'Espagne, &c. &c.

Il vous dira le nom de tous les Selliers, de tous les Brodeurs, de tous les Lapidaires, de tous les Bijoutiers de Paris. Il fait où l'on trouve les meilleures lunettes, où se vendent les meilleures pastilles, &c. &c.

Il est toujours pressé, toujours en l'air. On le trouve par-tout : aux spectacles, aux concerts, aux promenades, aux revues, aux entrées d'Ambassadeurs, aux enterremens, aux grandes exécutions ; tout le monde veut l'avoir. Il joue tous les jeux ; il est informé des premiers de toutes les morts, de tous les mariages, de toutes les naissances, de toutes les banqueroutes, de toutes les historiettes, de toutes les tracasseries ; il annonce les brochures nouvelles, en dit son avis sans les avoir lues ; il a chez lui tous les Mercurès, toutes les Gazettes, toutes les Feuilles périodiques ; mais ses lectures se bornent aux petites Affiches.

Il est maquignon, brocanteur.

C'est un homme dont on ne peut se passer, quand on le connoît. Il est complaisant, obligeant, soigneux, empressé, son humeur est égale. Il rend mille petits services dans la société, regle les montres, afferme les loges, fait avoir des billers de bal, place des domestiques, donne des ouvriers,

Êtes-vous malade ? il vous amène un Médecin, & se trouve à toutes les consultations. Êtes-vous dans la douleur ? il force vos portes, & ne vous quitte pas qu'il ne vous ait vu rire. C'est une vie fort agitée que celle de l'homme oisif ; il fait en un jour ce que l'homme le plus laborieux n'entreprendroit pas de faire en un mois.

DES HOMMES ET DES FEMMES.

ON reproche aux femmes quantité de défauts que les hommes partagent avec elles. Il y a autant de bavards que de bavardes , autant d'indiscrets que d'indiscrettes , autant de menteurs que de menteuses.

Si les femmes sont tracassières , les hommes sont intrigans ; si les femmes sont inconstantes , les hommes sont perfides ; si les femmes sont fausses , les hommes sont traîtres ; si les femmes sont jalouses , les hommes sont envieux ; si les hommes ont plus de bravoure dans le danger , les femmes ont plus de courage

courage dans le malheur & de patience dans les maux.

Les hommes doivent, en grande partie, les avantages qu'ils ont généralement sur les femmes à la différence de leur éducation, qui, quoique fort défectueuse, l'est beaucoup moins cependant que celle que les femmes reçoivent. On les éloigne de toute occupation sérieuse : on les entretient de mille bagatelles, on leur donne mille préjugés, on les accoutume à mille délicatesses. De-là résultent cette frivolité, cette légèreté, cette foiblesse de leur caractère.

C'est une erreur de croire que les hommes ont une supériorité nécessaire sur les femmes. J'insisterois sur la proposition inverse. Les

femmes ont communément plus d'esprit que les hommes, plus de goût, plus de finesse, plus de tact. L'inutilité, la paresse dans laquelle on les élève, arrête les progrès de leur jugement. Elles sont presque toutes superficielles, parce qu'on ne les a jamais accoutumées à réfléchir.

Paroissent-elles dans le monde? les hommes mettent le dernier sceau aux défauts que l'éducation leur avoit donnés, & leur en font acquérir une multitude d'autres: la coquetterie, la vanité, la fausseté, &c. &c. Plus une femme a d'affectation, de minauderies, de manège, de caprices, & plus elle a d'adorateurs.

Celles qui résistent à tout ce qui

conspire contre elles, ont de grands avantages sur les hommes les plus aimables : leur conversation est cent fois plus séduisante, leur imagination plus vive, leur cœur plus sensible, leur amitié plus tendre, leurs procédés plus délicats, leur attachement plus fidèle.

Il est un petit nombre de femmes de ce caractère, & rien n'y peut être comparé.

DE L'AMOUR-PROPRE.

L'AMOUR-PROPRE du fort le perd, celui de l'homme médiocre l'égare, celui de l'homme d'esprit le contient, celui de l'homme supérieur l'éclaire.

Si c'est une sottise de se priser plus qu'on ne vaut , & un ridicule de le faire connoître, c'est une preuve de justesse de sentir la mesure de son mérite & un acte de courage d'en convenir.

Il y a cent manieres d'habiller l'amour-propre , dit le célèbre M. Duguet : or , dans cent manieres , il est à croire qu'il en est bien dix de bonnes.

L'homme qui fait régler son amour-propre , veut être estimé ce qu'il vaut , & jouir du succès qu'il mérite ; l'homme , dont l'amour-propre est sans retenue , veut surprendre l'opinion & arracher les succès ; & celui-ci obtient souvent

plus de faveur , que le premier n'obtient de justice.

C'est par amour-propre qu'on est timide , & c'est par amour-propre qu'on est présomptueux : le premier effet plaît quelquefois ; le second choque toujours.

L'amour-propre , qui fait mettre tant de sotises au jour , sans doute empêche quelquefois de fort bonnes choses de paroître. La confiance n'est pas toujours le sentiment du plus habile.

Il me semble qu'un homme dont l'amour-propre est éclairé , devrait être beaucoup plus humilié de recevoir un éloge qu'il ne mérite

pas, que de se voir refuser un éloge qu'il mérite.

On peut, sans avoir beaucoup d'amour-propre, croire qu'on vaut davantage que tels & tels ; mais il faut en avoir outre mesure pour être véritablement content de soi.

La plus grande partie des succès que nous voyons obtenir, devroit nous consoler de ceux que nous n'obtenons pas.

Nous ne sommes jamais, ni mieux, ni plus mal conseillés que par notre amour-propre. Nous ne pouvons avoir, ni d'ami plus sûr, ni d'ennemi plus dangereux que lui.

DU STYLE ÉLÉGANT. 175

Quelque défectueux que soit notre caractère , l'amour - propre nous guide bien mal en nous en faisant sortir. Un vice naturel ne fait qu'un vice ; un vice-feint en fait deux.

L'excès de l'amour-propre voile l'esprit , & dévoile la sottise.

L'homme de mérite seroit bien grand , s'il étoit au-dessus des petitesse de l'amour-propre & de ses surprises.

DU STYLE ÉLÉGANT.

J'ENTENDS faire des définitions sur l'élégance , qui confondent entièrement l'idée que je m'en étois

formée , & qui (faute sans doute de compréhension de ma part) ne peuvent non-seulement rester dans ma tête , mais n'y peuvent même entrer.

Je pensois que l'élégance du style exigeoit une correction & une pureté exempte d'affectation & de contrainte ; une parure qui joignît le goût à la simplicité ; un choix de tours & d'expressions qui ne tint rien de la recherche ; une facilité qui n'allât pas jusqu'à l'abandon ; une noblesse moins faite pour imposer que pour plaire, &c. &c. &c. Telle est à-peu-près l'idée que Racine & Voltaire , universellement reconnus pour les plus parfaits modeles de ce qu'on appelle élégance , m'avoient fait

prendre de ce don si aimable & si rare. Nous avons encore un petit nombre d'Auteurs existans , qu'il ne m'appartient pas de nommer , encore moins de classer , dont les ouvrages me semblent justifier mon opinion. Mais j'avoue n'entendre qu'avec surprise accorder de l'élégance à certains Auteurs, qui , fort estimables par d'autres qualités , & quelquefois même par des qualités plus hautes , ont presque tous les défauts que l'élégance proscrire. J'ose citer l'Abbé de C... , dont plusieurs personnes d'esprit vantent l'élégance. Est-ce donc là l'éloge qu'on doit à son style ? Il a tant d'autres avantages qu'on peut louer avec plus de justice : la clarté , la raison , la

178 DU STYLE ÉLÉGANT

solidité, la justesse, &c. &c. &c.

J'entends journellement dire :
On ne pense plus ainsi maintenant ;
il est convenu que telles ou telles
expressions ne signifient plus ceci,
mais cela. Qui donc a le droit &
l'autorité de dépouiller un terme
quelconque de son ancienne pro-
priété ? Mais enfin, si le public
veut bien se soumettre à ces chan-
gemens, que nos législateurs nous
donnent au moins des regles fixes
& précises, sans quoi, avant peu,
il ne restera nulle possibilité de
s'entendre.



*DU STYLE FAUX ET DU
STYLE PEU NATUREL.*

VOICI un autre sujet de contestation de la part d'un homme d'esprit, frappé de la prétendue élégance de l'Abbé de C.... On lui parloit d'un Auteur dont les ouvrages ont de grandes beautés de style, à qui cependant l'on reprochoit d'être peu naturel.

C... Cela n'est pas; il a toujours le style vrai.

R... Je ne dis pas qu'il l'ait faux; je dis qu'il ne l'a pas naturel.

C... C'est là même chose.

R... Pas tout-à-fait.

180 DU STYLE FAUX, &c.

C... Quelle distinction en faites-vous donc?

R... Le style faux est toujours hors du ton & de la mesure du sujet qu'il traite ; l'esprit peu naturel , lors même qu'il prend & conserve le ton de son sujet , le traite souvent avec trop d'art , trop d'apprêt & de recherche. Le premier déplaît par des ornemens sans goût & hors de place ; le second fatigue par des ornemens trop pompeux & trop multipliés , &c. &c. &c.

C... Vous confondez ; on ne pense plus de cette manière : tous ces objets ont été médités , approfondis , éclaircis ; on a décidé que....

R... J'abandonne à la race

DE LA DÉLICATESSE. 181

future toutes ces lumineuses découvertes ; je ne suis plus à tems d'apprendre une langue nouvelle.

DE LA DÉLICATESSE.

LA délicatesse est une des plus heureuses qualités de l'ame ; c'est elle qui fait tout sentir , tout deviner , tout prévenir ; qui fait doubler le prix de ses procédés & de ses bienfaits , par une grace obligeante & modeste qui attire le cœur le moins confiant , & fait prêter à ses expressions un charme qui séduit le goût même le plus sévère ; c'est elle qui fait faire des dons sans blesser la fierté , des reproches sans affliger la tendresse ,

182 DE LA DÉLICATESSE.

des critiques sans humilier l'amour-propre , des plaisanteries sans déconcerter la timidité , des éloges sans embarrasser la modestie.

Le goût d'une ame délicate étant d'une exquise simplicité , ne produit jamais que des beautés douces & naturelles. On les sent plutôt qu'on ne les saisit ; elles plaisent sans surprendre ; elles touchent sans frapper , & font souvent le désespoir de l'art , qui s'efforce en vain de les imiter , car elles sont inimitables.

Je m'étonne qu'un homme de lettres , dont les discussions & les observations sont toujours aussi spirituelles que sages , ait mis au rang de plusieurs traits délicats qu'il donne pour exemples , ce

DE LA DÉLICATESSE. 183

mot si connu de Madame la Marquise D. P. C., qui, fatiguée des éloges éternels que faisoit son mari de sa première femme, lui dit : Ah ! Monsieur, devant qui direz-vous tout cela ? Qui la regrette plus que moi ? J'avoue ne trouver dans cette répartie qu'une épigramme très-jolie, très-fine, très-piquante, qui pourroit peut-être échapper à la délicatesse, mais que peut-être aussi elle se reprocheroit. Je pense qu'on retrouvera mieux son caractère dans le petit nombre de réponses, moins vives, moins saillantes, mais plus obligeantes, que je vais citer.

Feue Madame la Duchesse de L..... défendant à un enfant de sept à huit ans de toucher aux

fleurs de son parterre : Voici , lui dit-elle , une glace qui me rend compte de tout ce qu'on fait. Je ne la crains pas , lui répondit-il ; je voudrais encore qu'elle vous dit tout ce qu'on pense.

Je n'ai jamais vu d'aussi jolis yeux , disoit la même Duchesse de L. . . . , en parlant de ce même enfant. Madame , lui répliqua-t-il , vous n'avez donc jamais regardé les vôtres.

Je me reproche de ne vous point aimer assez , disoit à son amie une personne qui en étoit extrêmement aimée. Je ne m'en plains pas , lui répondit cette amie généreuse ; j'aime à vous faire des sacrifices.

Une autre personne se défendoit d'accepter un prêt qu'elle trouvoit

trop considérable. Vous en ferez gênée , disoit-elle à l'amie qui le lui offroit. Nullement, lui répondit-elle , c'est un plaisir qui me manquera.

Deux amies , en contestation sur ce qu'elles se devoient mutuellement : C'est moi qui vous dois tout , dit l'une ; vous m'avez comblée de biens. Si cela étoit , je vous devrois bien davantage , reprit l'autre , moi , que vous auriez comblée d'honneurs.

Quoique les réponses délicates soient assez peu communes , je pourrois m'en rappeler un plus grand nombre ; mais celles - ci peuvent suffire pour rendre à-peu-près l'idée que je me forme de ce qu'on appelle délicatesse.

DE LA CRITIQUE.

COMMENT le suffrage d'un certain nombre de personnes éclairées ne suffit-il pas à un Auteur raisonnable? Est-il un seul ouvrage qui puisse obtenir avant le tems l'approbation universelle? Sans parler des critiques, de la haine ou de l'envie, ne doit-on pas s'attendre à celles du faux jugement & du mauvais goût? Chaque esprit a son département; tel a dans le sien tout ce qui est du ressort de la raison & de la justice, à qui tout ce qui est fin ou ingénieux est étranger; & tel autre prompt à saisir les idées fines & ingénieuses, n'est pas tou-

jours capable de sentir les pensées délicates. Le sublime ne frappe que les esprits d'une certaine hauteur ; la hardiesse choque toujours les esprits foibles , & l'énergie blesse quelquefois les esprits timides : beaucoup de gens de lettres n'estiment , dans un ouvrage , que ce qui tient au mécanisme de l'art ; les personnes du monde au contraire ne prisent que le trait & la facilité , sans remarquer les incorrections & les négligences.

D'après ces réflexions , on doit trouver assez plaisant que les premiers essais d'une foule de jeunes gens sortis à peine des classes , soient de prononcer impérativement sur tous les objets , tous les tons , tous les genres , de donner au public des

188 DU STYLE ÉPISTOLAIRE.

leçons de logique & de goût ,
d'avertir les Auteurs de ce qu'il y a
de mauvais , de foible ou de bon
dans leurs ouvrages. Que ce zele
est officieux , éclairé , utile !

DU STYLE ÉPISTOLAIRE.

JE ne vois pas trop ce qui fait
qu'on distingue le style épistolaire
de tous les autres styles , comme
s'il étoit d'un ordre à part ; mais,
en admettant qu'on le singularise ;
du moins devoit-on le diviser ,
puisque'il a différentes parties. On
écrit des lettres d'affaire , des lettres
de devoir , des lettres d'honnêteté ,
des lettres d'amour , des lettres
d'amitié , des lettres de plaisanteries ,

DU STYLE ÉPISTOLAIRE. 189
&c. &c. &c. Ces lettres s'adres-
sent, soit à des supérieurs, soit à
des inférieurs, soit à des égaux ;
tantôt à des gens qui ne plaisent
point, tantôt à des gens qui plai-
sent : il me paroît donc que réunir
toutes les parties du style épisto-
laire, ce seroit avoir, & tous les
genres, & tous les tons. Le style
épistolaire, envisagé sous tous ses
rapports, est sans doute le style
universel : il instruit & discute ;
il peint & décrit ; il badine &
raisonne ; il ordonne, il prie, il
conte, il invente, il touche, il
persuade, il émeut, &c. &c. &c.
Il doit être, selon les circonstan-
ces, confiant ou circonspect, sim-
ple ou éloquent, sérieux ou enjoué,
&c. &c. Les lettres de Madame

de Sévigné, si généralement & si justement admirées, remplissent la plus grande partie de ces conditions ; celles de Madame de Maintenon, bornées à quelques-unes, les portent, ce me semble, plus loin ; celles de Madame de Grignan, moins animées que celles de Madame de Sévigné, & moins sérieusement pensées que celles de Madame de Maintenon, ont plus de précision & de noblesse que les unes & les autres ; & celles de Madame de Coulanges, avec beaucoup moins de forces de mérite que les précédentes, ont, à mon gré, celui d'être plus aimables, parce qu'elles ont plus de franchise, de simplicité & de sensibilité.

Le talent de ces femmes célèbres a fait naître le préjugé presque universellement reçu, que les femmes excellent dans le genre épistolaire; & le plus grand nombre de celles qui entretiennent des correspondances un peu suivies, ne doutent point de cette vérité: elles mandent à leurs amis qu'il pleut, qu'il neige, qu'il gèle, qu'elles boudent au coin de leur feu, qu'elles font des promenades délicieuses; qu'on leur fait un meuble charmant; cent choses enfin de cette invention; & voilà ce qu'elles prennent pour le naturel & l'abandon inimitable de Madame de Sévigné.

Ecrire convenablement une lettre de société, donner même une forte

192 DU STYLE ÉPISTOLAIRE.

de grace à des propos ordinaires , est un talent assez commun aux personnes qui vivent dans le grand monde ; de fort jeunes personnes même ont souvent cette espèce de talent , sans avoir , pour ainsi dire , connu de modèle. Voici des traits qui peuvent le prouver : je les ai tirés d'un petit nombre de lettres qui me sont tombées entre les mains ; elles ont été écrites au-dessous de l'âge de douze ans ; on n'en a pas changé une seule expression.

« Vous vous trompez sur ma
» conception , elle est médiocre :
» je trouve plutôt les choses que
» je ne les comprends ; il en est
» même beaucoup que je me sens
» incapable d'entendre : l'attention
» ne me coûte pas ; l'application
» m'est impossible.

DU STYLE ÉPISTOLAIRE. 193

» Je me console de mes ennuis
» en songeant à vos plaisirs ;
» vous n'aviez pas besoin de me
» dire que vous voudriez en jouir
» avec moi ; je me l'étois dit
» d'avance : nous ne devrions ja-
» mais être séparées ; rien ne nous
» convient comme nous.

» J'ai quelque vanité d'avoir
» senti votre esprit la première ,
» & d'avoir été désabusée la pre-
» mière de l'esprit de D. . . .

» Madame de C. . . . a sa grande
» maladie ; elle en est à son neuf ,
» & à sa dixième saignée : vous
» verrez que ce sera encore une
» attrape. G. . . . ne la quitte pas ;
» elle est en quartier de faveur ;
» mais , depuis ma disgrâce , les

194 DU STYLE ÉPISTOLAIRE.

» quartiers ne sont plus que des
» quinzaines.

» Nous avons une nouvelle ca-
» marade , plus jeune que nous ,
» car elle n'a que neuf ans : vous
» la trouverez bien méchante ,
» mais son esprit vous surpren-
» dra ; il est découfu comme celui
» de L. . . . , mais il l'écrase.

» Vous me manquez tous les
» jours , & je ne me passe de vous
» que parce que je me suis accou-
» tumée à me passer du nécessaire.

» Qui donc a pu vous dire que
» j'étois refroidie pour M. . . . ? Je
» l'aime plus que jamais ; & jus-
» qu'à présent je n'ai pu com-
» prendre l'inconstance.

» Devinez le défaut que Made-
» moiselle de P. . . . me reproche ;

„ mais très - sérieusement. Cher-
 „ chez bien. . . . Celui d'être
 „ trop amusante : comme elle est
 „ fort distraite , j'ai cru qu'elle
 „ se trompoit ; je l'en ai aver-
 „ tie : point du tout ; c'est avec
 „ toute sa présence d'esprit ,
 „ qu'elle me trouve trop amu-
 „ sante : Bien des gens , dit-elle ,
 „ penseront de même ; il est im-
 „ portun d'être toujours amusée.
 „ En dépit de gens si solides , je
 „ voudrois bien avoir un défaut si
 „ joli & si peu commun , au ris-
 „ que de ne savoir souvent qu'en
 „ faire ».

Je ne multiplie point les cita-
 tions : celles que je viens de faire
 prouvent suffisamment combien il
 est facile , avec quelque esprit ,

d'écrire assez joliment des lettres familières ; mais il faut en avoir beaucoup pour écrire d'excellentes lettres ; il faut avoir beaucoup de facilité , de vivacité , de finesse , pour en écrire de piquantes , beaucoup de légèreté , d'enjouement & de goût pour en écrire de plaisantes ; beaucoup de grace & de naturel pour en écrire de fort agréables.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i>P</i> ENSÉES diverses.	Page i
<i>De la Table.</i>	30
<i>Des Visites.</i>	32
<i>Du Jeu.</i>	34
<i>De la Naissance.</i>	36
<i>De la Fortune.</i>	39
<i>Des Domestiques.</i>	42
<i>De l'Affliction.</i>	46
<i>Des Malades & des Médecins.</i>	47
<i>De la Vieillesse & de la Mort.</i>	56
<i>De l'Homme imposant & de l'Homme important.</i>	59
<i>Du Caractere vrai.</i>	62
<i>De l'Ambition.</i>	65
<i>De la Modération.</i>	66
<i>De la Conduite.</i>	68
<i>Du Courage.</i>	70
<i>Des Parens.</i>	75
<i>Du Mariage.</i>	80
<i>De la Beauté.</i>	85

TABLE DES MATIERES.

<i>De la Coquetterie.</i>	87
<i>De la Singularité, de la Bizarrerie, du Ridicule.</i>	90
<i>De la Bêtise.</i>	93
<i>De l'Homme d'airs.</i>	101
<i>De l'Opinion.</i>	105
<i>De l'Usage.</i>	110
<i>De la Bienféance.</i>	112
<i>De la Société.</i>	116
<i>De la Politesse.</i>	135
<i>De l'Honnêteté.</i>	142
<i>Du Mérite & de l'Amabilité.</i>	152
<i>De l'Ingratitude & de la Recon- noissance.</i>	157
<i>De l'Esprit conciliant.</i>	161
<i>De l'Homme oisif.</i>	164
<i>Des Hommes & des Femmes.</i>	168
<i>De l'Amour-propre.</i>	171
<i>Du Style élégant.</i>	175
<i>Du Style faux & du Style peu naturel.</i>	179
<i>De la Délicatesse.</i>	181
<i>De la Critique.</i>	186
<i>Du Style épistolaire.</i>	188

Fin de la Table.